

Mythologie levantine

Carlo Tullio Altan, définit le « sentiment nommé identité ethnique » par un certain nombre de composantes symboliques :

« La mémoire historique d'un peuple exaltée comme valeur, que nous appellerons son *epos* ; l'ensemble des mœurs et des normes de sa vie en commun, que nous appellerons son *ethos* ; la langue qu'il parle, son *logos* ; les rapports de parenté, son *genos* ; son terroir, qui prendra le nom de *topos* ou *oikos*. »¹

L'objet de cet article est l'application de cette catégorisation à la communauté des Italiens d'Istanbul dite levantine ou italo-levantine. En effet, grâce à l'ancienneté de cette communauté dont le noyau initial date des Croisades et de l'Empire latin de Constantinople (1204), et grâce au système socio-juridique ottoman qui a favorisé sa conservation dans un milieu clos sans intégration pendant tant de siècles, ses « éléments de la réalité concrète transformés en mythes » constituent chez elle une mythologie très riche, absolument originale et unique. Cette mythologie fait partie d'une culture, peut-être même d'une civilisation que dans notre recherche² nous avons appelée "levantinité" : elle a laissé des traces aussi bien orales qu'écrites qui se reflètent dans l'œuvre des auteurs du XX^e siècle.

Epos La mémoire historique de la communauté levantine remonte au Moyen-Âge européen, bien que la proportion des Levantins descendants des Latins – marchands ou chevaliers – vivant aujourd'hui à Istanbul ne dépasse pas 15% du total³. Etant entendu que les mythes d'origine, c'est-à-dire les narrations concernant l'arrivée à Istanbul du premier ancêtre immigré, constituent une partie fondamentale de la mythologie orale des Levantins, ils n'ont pourtant presque jamais pour objet l'époque des Croisades. Pas de récit mythique sur l'immigration médiévale. Dans le récit oral, la réalité de l'origine latine – une donnée chronologique – se transforme en symbole géographique, à savoir que les descendants des Latins diront tous que leurs familles viennent des îles de Chio ou de Tinos, qui deviennent le mythe symbole d'une famille ancienne et, par sous-entendu, aristocrate. Or il s'avère que ces deux îles aujourd'hui grecques ont été colonisées par des Croisés notamment génois et peuplées par certaines familles illustres de marchands de Venise et de Gênes après la Quatrième croisade : en particulier Chio a été soumise à la souveraineté des Giustiniani ; au XIX^e siècle les familles latines se sont généralement installées à Smyrne et de là, aux XIX^e et XX^e, à Istanbul. Cependant, il est évident que des descendants des Latins ont toujours été présents à Istanbul (et à Smyrne) aussi, sans provenir des Îles. Pourtant cette synecdoque est si forte que l'auteur levantin Willy Sperco (1887-1978), pour écrire son essai *Les anciennes familles italiennes de Turquie*⁴, se limite à compiler les archives de Chio.

Outre Sperco, dont l'ouvrage cité constitue son unique recherche sur les origines historiques (donc latines) de la levantinité, la communauté a eu en son sein de véritables historiens qui se sont penchés en spécialistes sur ce sujet. En particulier les travaux d'Eugenio Dalleggio D'Alessio, auteur de la même génération que Sperco, portent en majorité sur des thèmes spécifiques relatifs aux origines latines et à l'organisation ottomane

¹ TULLIO ALTAN, Carlo, « Peut-on parler d'un retard culturel de l'Italie » in : *Novecento*, Cahiers du CERCIC n° 20 / 1996, pp. 12-13.

² *Les Italiens d'Istanbul au XX^e siècle : entre préservation identitaire et effacement*, thèse de doctorat en Etudes italiennes de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, présentée en soutenance le 3 Juillet 2004.

³ Le calcul se fonde sur un échantillon de 70 familles levantines interviewées entre novembre 2000 et avril 2001.

⁴ Publié en français à Istanbul chez Zellic, 1959.

ancienne de la colonie : de la prise de Constantinople jusqu'à l'abrogation de la « Magnifica Communità di Pera » en 1669⁵. Dans la génération suivante (et donc contemporaine), nous avons en Livio Missir de Lusignan un historien s'occupant surtout de généalogie des familles latines notamment smyrniotes ainsi que des aspects juridiques des églises chrétiennes de Turquie et de leur œcuménisme. Son œuvre est très abondante, faite surtout d'articles ; pourtant, même dans « La collettività italiana in Smirne »⁶, texte qui n'est pas spécifiquement historique, l'intérêt de l'auteur est attiré avant tout par la colonie ancienne, surtout avant le flux migratoire "moderne" du XIX^e siècle.

Mais c'est dans les œuvres littéraires levantines et non dans les travaux des historiens que nous trouvons le plus clairement « la mémoire historique exaltée comme valeur ». Ainsi, le manuscrit du projet de roman en trois volumes intitulé *Les derniers Levantins* de l'auteur italo-levantine connue comme Angèle Loreley⁷ contient l'expression écrite la plus complète du mythe des origines latines-croisées des Levantins et l'on voit sous chaque mot la transformation de l'Histoire en « exaltation » et en « valeur ».

« Les Levantins se contentaient de se définir eux-mêmes « méghali ikoghenia », « arhondadhès », jetant sur leurs noms miraculeusement parvenus au XX siècle la poussière de l'oubli, ensevelissant une histoire qui avait en eux les derniers descendants aux noms illustres de Byzance et des nobles d'Occident qui l'envahirent à l'époque des Croisades. Ils étaient les fils des raffinés orientaux, et aussi, des preux chevaliers qui écoutèrent l'appel de Sylvestre II, de Grégoire VII, d'Urbain II, de Pierre l'Ermitte, premiers prôneurs d'un idéal catholique ; des capitaines de Gautier Sans Avoir, de Godefroy de Bouillon, de Beaudouin, de Vermandois, de Tancrede et des lointains barons normands qui aux cris de ralliement de « Haro » chevauchèrent à travers les monts, les plaines, les fleuves et les rivières, jusqu'au Bosphore, ivres d'aventures, de conquête, de domination. [...]

Les seigneurs levantins qui en juillet 1914 continuaient leur existence fastueuse ne sont donc pas les déchets de l'Europe, les émigrants plus ou moins misérables et les aventuriers qui peuplent les Amériques, mais les descendants d'une épopée, les arrières petit-fils des chevaliers sans peur et tout audace, et des byzantins, c'est-à-dire des greco-romains. (D'où leur reste encore l'appellation de « romei ».)

La foi ardente au christianisme, qu'ils fussent catholiques ou orthodoxes, les préserva de l'alliage islamique.

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, ils élevèrent leurs âmes au-dessus d'un monde écroulé pour garder intact le legs chrétien cimenté par le sang de leurs pères, pour transmettre et répandre l'idée régénératrice.

Leur rôle à travers les siècles se résume dans la défense farouche du christianisme, et dans une lente infiltration civilisatrice parmi l'élément musulman, avec lequel ils sont en contact. Souvent appelés à des charges importantes par les sultans, quoique gardant leur nationalité aussi farouchement que leur foi, ils mettent à servir l'Empire Ottoman une scrupuleuse honnêteté et collaborent avec les Ministres pour la grandeur de l'Empire. » (p. 11-12)

Par contre les récits oraux actuels sur le thème de l'arrivée en Turquie du premier ancêtre immigré, conformément à la réalité historique, attestent dans la plupart des cas une

⁵ Cette institution, composée des oligarques de la colonie et sous la direction de l'archevêque de Constantinople qui jouissait du statut ministériel à la Porte, avait la fonction principale de gérer les biens – notamment immobiliers – appartenant aux églises et aux ordres religieux présents dans la cité. En 1669 son existence était, depuis longtemps déjà, devenue seulement nominale, car dans les faits les ambassadeurs du Roi de France avaient pris sous leur autorité la protection de toutes les communautés catholiques de l'Empire ottoman, donc également des biens ecclésiastiques, bien que cette prérogative fût revendiquée (sans succès) par le représentant de l'Empire austro-hongrois.

⁶ Paru in : *Storia Contemporanea*, février 1990 (année XXI n° 1), p. 147-170.

⁷ De son vrai nom Angela Ruta épouse Karasu (1894-1975). Il n'existe que le premier volume de ce roman daté 1932-1934, dactylographié avec des corrections à l'encre et comprenant 213 pages, en consultation à la bibliothèque « Istanbul Kitapligi ».

datation aux alentours de moitié-XIX^e-début XX^e siècle. Les circonstances de l'immigration, en revanche, constituent le terrain où la mythologie levantine s'est développée le plus, en s'éloignant de l'Histoire par exagération de la fréquence de cas réels ou par hypotypose. Ainsi, on occulte les causes économiques de la migration ; le nombre des ancêtres artisans ou ouvriers recensés est inférieur à la réalité – même dans les Registres consulaires ; inversement, trois mythes spécifiques se développent.

Le premier mythe concerne l'appel de travailleurs qualifiés au Sérail, surtout des artistes – peintres et musiciens : il est sûr qu'un certain nombre d'entre eux a été engagé par les sultans, car d'une part l'économie étatique ottomane était centralisée et d'autre part il est notoire que le déclin de la dynastie a été accompagné d'une orgie de constructions de palais fabuleux et de travaux publics, pour lesquels on avait recours à des étrangers. Il est peut-être moins sûr que ces étrangers aient tous été appelés précisément pour travailler pour la cour et que par conséquent cet appel fut la cause de leur émigration. Il est encore plus douteux, bien entendu, qu'autant de médecins, cuisiniers, tailleurs, architectes et artistes italiens que le prétendent leurs descendants, après avoir été appelés par les sultans, aient réellement continué à prêter leurs services à la cour. Voyons comment à travers deux fragments de nos interviews l'Histoire se double d'éléments mythiques :

« Le grand-père de ma mère qui s'appelait Agostino avait un restaurant à Gênes où il faisait artisanalement des maccheroni. Le sultan, en visite en Italie, ayant beaucoup aimé ses pâtes, lui proposa de l'accompagner à Constantinople, en posant comme condition non pas la conversion à l'islam mais l'apprentissage de la langue turque et le port du fez. Mon aïeul hésita d'abord à cause de ses quatorze enfants, mais ayant été rassuré à leur sujet – il y avait du travail pour tous – il s'embarqua. Sa tombe à Feriköy porte encore le symbole du fameux fez »⁸.

« Un ancêtre devient tailleur du sultan, ainsi que son fils. Celui-ci gagnait gros, pourtant décidant quand même de renoncer à son activité, un parent d'acquisition qui vient d'Italie demande à prendre sa place. Accordé. Un jour il trouve une facture non liquidée et il se rend donc au Palais, où on le règle à l'instant. Mais la fois suivante qu'il y va, on lui offre un café empoisonné. »⁹

Il semble clair que dans le premier extrait, la circonstance de l'appel du sultan est mythique, tout comme le prétendu voyage impérial à Gênes. La condition du port du fez, par contre, est probablement introduite *ex post* à cause du monument funéraire : il est plus plausible, en revanche, que l'ancêtre en question ait choisi de son gré ce couvre-chef, peut-être même comme signe d'intégration... Le second fragment ajoute au mythe du travail pour le Sérail un thème anti-turc que l'on rencontre souvent dans les anecdotes levantines, joint au paradigme du complot de la cour.

Le second grand thème légendaire au sujet de l'arrivée des aïeux est l'affiliation à des mouvements insurrectionnels. Dans ce cas aussi, il est prouvé que de nombreux *carbonari* sont passés par Istanbul, comme réfugiés politiques ou dans le but d'organiser des complots, compte tenu de la rivalité entre les Ottomans et l'Empire austro-hongrois à l'époque des Guerres balkaniques. Nous savons que Garibaldi séjourna plusieurs fois à Istanbul et il est prouvé que la « Società Operaia di Mutuo Soccorso », institution patriotique et mondaine italienne qui existe encore à Istanbul, a été fondée en 1863 par certains de ses amis - aucun desquels n'avait jugé bon de se faire immatriculer au Consulat - dans le but initial de venir

⁸ Le détail du fez est vérifiable : il existe encore la tombe de famille au cimetière catholique de Feriköy, surmonté d'un buste d'homme portant un fez.

⁹ Les deux citations sont tirées d'entretiens en français.

en aide aux réfugiés. Cependant les affirmations d'amitié ou même de parenté avec Garibaldi perdent une partie de leur vraisemblance quand elles sont trop souvent répétées¹⁰.

Le troisième élément mythologique dans les récits sur l'arrivée est la présence d'un voilier. En considérant l'époque des immigrations, il y a autant de probabilités que les Italiens soient arrivés en voilier qu'en bateau à vapeur. Donc la présence de ce moyen de transport n'a en soi absolument rien d'extraordinaire, surtout si l'on songe au nombre de Levantins qui s'adonnaient à la navigation marchande ; cependant le fait qu'il devienne un élément du récit et qu'il se charge de connotations mythiques est singulier. Nous le trouvons dans plusieurs narrations, uni à d'autres mythes, par exemple associé à Garibaldi : le voilier avec lequel l'ancêtre émigré faisait son commerce aurait aussi amené le Héros des Deux Mondes ; ou alors il est associé au thème de l'émigration induite par le mariage avec une femme du lieu : le voilier aurait servi au rapt d'une jeune fille.

Nous reportons l'exemple le plus emblématique, où les mythes se mêlent : il a aussi le mérite d'avoir été raconté par un homme très âgé, insouciant des contradictions ou incohérences de son histoire qu'il a dû ré-élaborer longtemps : son grand-père Nicolò arriva de Gênes vers 1860 à bord d'un voilier, responsable du chargement. Une forte tempête abîma la voilure du navire et il fut obligé de rester le temps de la réparation à Beykoz où il connut une famille autrichienne dont il épousa la fille. Il parle aussi d'une parenté ou peut-être d'une intimité avec Garibaldi, que le grand-père aurait beaucoup aidé lorsqu'il était en exil. Ils seraient même venus ensemble à Constantinople en voilier, mais peut-être pas la fois de la tempête. En effet vers 1860 Garibaldi n'était pas à Constantinople : là le discours s'embrouille comme la mémoire du narrateur.

Dans le cas de ces éléments des récits de l'arrivée, le roman *Les derniers Levantins* cité ci-dessus s'avère être l'expression écrite de la mythologie levantine, dans la mesure où il fait la synthèse de tous les mythes que nous venons de voir. Dans l'intrigue, c'est le père du héros, lors de la Guerre de Tripolitaine opposant donc l'Italie à l'Empire ottoman, qui lui raconte l'arrivée en Turquie de l'aïeul.

« Fougueux patriote, M. Enrico Aspremonte communiquait à son fils l'enthousiasme des victoires. [...]

- Tu es italien, lui disait-il, tu appartiens au plus beau pays du monde, tu es l'arrière petit-fils d'un général, d'un carbonaro qui combattit aux côtés de Garibaldi pour l'unité italienne. [...] Tu ne sais pas les beaux récits de prouesses que « nonno » Dal Monte nous racontait les soirs d'hiver. Pour sa patrie il perdit tout ce qu'il possédait. La patrie mon enfant, c'est ta famille, ta maison, ta femme, ton enfant, tes morts, ta chair, ton âme. Et vois les bizarreries du sort qui fait qu'aujourd'hui que l'Italie est en guerre avec la Turquie, les forts des Dardanelles résistent. Et ces forts, le sais-tu ?, c'est ton aïeul Dal Monte qui les a modernisés. Oui, évadé du Maschio Angioino grâce à ses partisans, il quitta Naples à bord d'un voilier. Il avait avec lui sa femme, maman et papà. [...] Mais le sacrifice de papà fut très grand. Il y avait déjà vingt ans qu'il dirigeait le San Carlo. Pur musicien, papà restait en dehors des luttes politiques, et les persécutions des Bourbons contre les Dal Monte n'allèrent pas jusqu'à papà, celui que Naples appelait : « Il divino maestro », que le Roi tenait en particulière estime et qu'il savait intègre. Seulement voilà : le maestro Aspremonte avait épousé à cinquante ans passés maman qui en avait 18 ! Eperdument amoureux de sa femme, il eut à choisir entre elle – conspiratrice au service actif et aveugle de la cause – et son théâtre. Et c'est ainsi qu'un voilier vers 1859 débarqua à Tunis le duc Dal Monte et sa famille. L'archet de papà se fit entendre et son succès fut tel, que le Dey de Tunis le signala au Sultan de Turquie comme éventuel professeur des princes impériaux. Papà s'adonna avec zèle à l'éducation musicale des princes turcs, mais son fougueux beau-père se rongait d'inaction, pressait sur le gendre en faveur auprès du Divan afin de se faire agréer dans l'armée impériale. Ceci fut fait. Le ministre de la Guerre remarqua

¹⁰ Dans nos entretiens la proportion dépassait 10%...

les capacités militaires du général italien. Dans son rapport au Padichah, il le désigna pour la réorganisation des forts des Dardanelles. »¹¹

Le carbonaro ayant lutté avec Garibaldi, deux voyages en voilier, un artiste appelé au Sérail, un général également encadré dans l'armée impériale... et toujours, inlassablement, le patriotisme qui est la quintessence de la « valeur » pour l'histoire levantine : il y a là même redondance de mythologie levantine. Cette citation devient un véritable distillé de la levantinité.

Ethos L'évolution des mœurs et des pratiques sociales levantines au cours d'une période aussi longue reflète les ascensions et les déclinis socio-économiques successifs de la communauté elle-même. Sa mythologie, évidemment, ne tient compte que des aspects et des périodes de fastes, et tout particulièrement de son dernier apogée qui remonte au demi-siècle compris entre 1860 et 1911. Néanmoins, surtout pour les époques plus anciennes, des sources historiques de voyageurs occidentaux à Constantinople entrent également dans la levantinité culturelle (écrite) par récupération de la part des auteurs levantins. Qui plus est, comme nous allons le voir, ces sources si anciennes forment une sorte d'archétype des thèmes mythiques du mode de vie levantin qui se développent en relation avec l'époque de l'apogée : bien que l'éthos de la « belle époque » ait été fort différent de celui du XVI^e siècle – il lui manquait notamment les « clubs » – les thèmes remontent à ces sources. Et c'est la raison de l'intérêt que nous leur portons.

Pour les premiers siècles de la colonie, les sources sont inexistantes, ou peut-être inconnues. Toutefois il est probable qu'elle prospéra grâce au commerce protégé jusque dans le cadre urbanistique des quartiers de Galata et de Pera, grâce à la liberté individuelle et de culte, à l'inviolabilité des propriétés et des demeures de ses membres, à l'autonomie administrative et même judiciaire reconnue d'abord à ses chefs religieux (archevêques) – qui jouissaient du statut ministériel auprès de la Porte – et admise ensuite pour ses chefs civils (consuls). Tel était en effet le système socio-juridique ottoman vis-à-vis des minorités non musulmanes, assuré par les Capitulations, dont la première fut octroyée justement aux Génois de Pera le 2 juin 1453, c'est-à-dire quatre jours seulement après la prise de Constantinople par le sultan Mehmet II. Comme le souligne Francesco Surdich, le seul académicien italien qui s'occupe quelque peu de cette colonie actuellement, les profits élevés venant de la spécialisation dans l'échange de biens entre les différentes communautés ainsi que l'objectif de trouver toujours de nouvelles occasions commerciales, de nouvelles routes, de nouveaux privilèges dans des marchés de plus en plus lointains « garantirent à ces communautés [italiennes dans le Levant] un rôle économique d'une certaine envergure, comme l'on déduit du fait que les ducats et les sequins vénitiens avaient cours légal dans toutes les échelles d'Orient [...]; ainsi que de la diffusion, dans l'ensemble du bassin de la Méditerranée orientale, de la langue italienne qui devint la langue des trafics et presque la langue diplomatique »¹².

Willy Sperco, qui avait rassemblé une bibliothèque assez remarquable – semble-t-il – grâce à sa fortune d'agent maritime, est le premier qui fait pénétrer les sources occidentales sur Constantinople dans la littérature levantine. Dans son ouvrage *Istanbul indiscret*¹³, les voyageurs-auteurs cités remontent tous au XVI^e siècle. Pour ne choisir que deux d'entre eux

¹¹ Mots soulignés par l'auteur de l'article.

¹² Francesco SURDICH, « Nel Levante » in : BEVILACQUA, P. – De CLEMENTI, A. – FRANZINA, E. (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana – Arrivi*, Rome, Donzelli, 2002, p. 181. [Notre traduction].

¹³ Publié en français à Istanbul, Türkiye Turing Otomobil Kurumu, s.d. mais après 1973 : il s'agit probablement de la dernière œuvre de cet auteur, un recueil de textes généralement courts et parfois déjà publiés. Cf. n. 2 *supra*.

et en se bornant au thème – très orientaliste – des femmes levantines, voici ce qu'écrit le Vénitien Ramberti :

« Elles sont toutes vêtues honnêtement et bien, mais elles se font une beauté et se fardent le visage de manière peu honnête. Elles n'ont pas la réputation d'être chastes. Celles qui sont mariées sont plus apparentes que belles. Elles dépensent tout ce qu'elles possèdent en costumes et en anneaux dont elles ont plein les doigts. Elles ont sur la tête des parures de pierres précieuses et des couronnes qui sont pour la plupart en pierres fausses. Pour pouvoir porter des bijoux sur la tête, elles placent souvent leur honneur sous leurs pieds ».

Par contre le seigneur « daulphino » Nicolas de Nicolay (1551) est plus indulgent et même admiratif envers les Chrétiennes :

« Les Grecques et les Franques étaient si richement vêtues et parées, en allant aux églises et aux bains, que l'on était forcé de les admirer toutes. Il n'était si petite bourgeoise ou marchande qui ne portât robe en velours, satin cramoisi ou damas enrichis de passements ou de boutons d'or ou d'argent ».

L'auteur levantin contemporain Giovanni Scognamillo reprend en main les écrits de ces voyageurs-écrivains européens et leur Galata et Pera du XVI^e siècle dans un essai très original et contesté au sein de la levantinité qui s'intitule *La Prostitution à Beyoglu*¹⁴. En considérant les deux quartiers levantins dans la perspective de « centres de plaisir », ces textes acquièrent une cohérence encore plus grande : le luxe et la magnificence de la vie mondaine levantine, son amalgame avec le milieu des ambassades des Républiques maritimes notamment à travers la « Magnifica Comunità di Pera », le contraste entre les femmes chrétiennes avec leurs bijoux, leurs parures, et les Musulmanes voilées, qui rend sans doute les premières encore plus sulfureuses qu'elles n'auraient semblé être en Europe à la même époque et avec le même accoutrement.

A noter que c'est probablement à cette époque-là que naît la réprobation ou au moins la suspicion morale contre Pera et ses habitants : c'est un aspect qui ne rentre pas dans la mythologie levantine officielle, pas directement au moins, mais qui atteint les Levantins du point de vue de leur réception de la part des Turcs. En effet la prostitution a toujours existé ici, mais à partir de la conquête ottomane, comme le rappelle Scognamillo,

« Istanbul adopte un nouvel ordonnancement : seulement ceux qui évoluent entre Galata et Pera, les anciens Vénitiens, Génois, les futurs Levantins, poursuivent ouvertement leurs « loisirs » qu'Istanbul musulman ne tolère pas, qu'il renferme dans les séraïls, les kiosques et les harems, dont il interdit certains. » (op. cit., p. 16)¹⁵

Cet écrivain est le seul qui rappelle que le célèbre voyageur-chroniqueur Evliya Çelebi, le Marco Polo turc, parle à cette époque même (et sans doute en exagérant) de 1060 bistrotts et de 6000 marchands de vin à Galata : il le décrit comme le lieu de débauche et d'ivrognerie des Francs, « hommes tenant toujours un verre en main ». Dorénavant certaines sources turques associeront le quartier et ses habitants à ces connotations anti-occidentales et anti-chrétiennes, dont les mots de Çelebi sont d'abord et surtout un emblème.

Nous pouvons nous demander si l'exaltation mythologique levantine de la mondanité de Pera, de ses fêtes, de ses « loisirs », motif sans cesse répété au XIX^e et au XX^e siècles, ne dérive pas en partie aussi d'une réaction psychologique à ce contre-mythe turc, comme l'on oppose la « modernité » et la « liberté » - voire la « démocratie » - à l'« obscurantisme » et au « fanatisme » de la religion et de la civilisation antagonistes.

¹⁴ *Beyoglu'nda Fuhus*, Istanbul, Altin Kitaplari, 1994.

¹⁵ Les ouvrages de Giovanni Scognamillo étant tous rédigés en turc, sauf une auto-traduction en italien (*I misteri di Istanbul*), toutes les citations de cet auteur sont traduites en français par l'auteur de cet article.

Avant de faire état de cette mythologie qui va jusqu'à faire du mode de vie « *more nobilium* » - expression de l'auteur contemporain Livio Missir de Lusignan¹⁶ - un élément qualifiant la levantinité, une mythologie essentiellement intemporelle bien que parfois on lui pose comme limite finale la Première guerre mondiale, il est nécessaire d'apporter quelques précisions historiques. Après la période que nous venons de considérer, suivit une longue décadence, peut-être liée à celle des Républiques maritimes selon la supposition de Surdich, mais ayant sûrement comme symbole probatoire l'abolition de la « Magnifica Communità di Pera » en 1669. Cette décadence dura bien jusqu'au début de l'époque « moderne » de la communauté, vers la moitié du XIX^e siècle, lorsque de nouvelles vagues d'immigration d'Italie vont renouveler sa lympe levantine et surtout un nouvel élan d'organisation va lui permettre de constituer des institutions civiques autour desquelles sa vie sociale fleurira et sa culture prospérera encore pendant environ un siècle.

Certains Italiens métropolitains venus en visite à Istanbul entre la fin du XIX^e siècle et la première décennie du XX^e, parmi lesquels il n'y a qu'Edmondo De Amicis qui soit rappelé dans la levantinité, sans doute à cause de sa renommée, ont laissé des témoignages assez négatifs au sujet des Italiens d'Istanbul, surtout relatifs à l'époque « pré-moderne ». Il suffit de citer le comte Ludovico Sauli¹⁷ :

« [La colonia] consisteva in sei o settecento Genovesi del volgo, facchini, mezzani, intromettentisi in qualsivoglia pasticcio, uomini sfuggiti alla galera, soliti a vivere nelle osterie, nelle bische, ad aggirarsi di giorno e di notte con fine per l'ordinario perverso, né alieni dal mettere la mano nel sangue per rubacchiare e compiere ogni maniera di delitti. Erano il terrore dei quartieri franchi di Galata e di Pera. »

Le comte Aldrovandi, vice-consul italien en 1905, l'officier de marine Angiolo Mori en 1906, le professeur Giuseppe Zaccagnini en 1909, le consul Cesare Poma en 1911, ainsi que De Amicis lui-même¹⁸, tout en considérant l'ensemble de la « colonie » italienne dans laquelle les Levantins et les « nouveaux venus » sont fondus et parfois confondus de façon pas toujours très exacte, sont à peu près en accord sur le fond : il s'agit d'une communauté plus nombreuse mais moins prospère que les autres communautés européennes, dont la culture, le métissage et même la langue révèlent un éloignement important de l'Italie, et dont la position sociale indique une nette prédominance des ouvriers, des artisans et des petits commerçants.

Or la mythologie levantine a pour objet un groupe social totalement différent. Ce sont les « seigneurs levantins », comme dit Loreley, les membres de la société mêlée au corps diplomatique, exerçant les métiers levantins typiques : commissionnaires, c'est-à-dire courtiers entre l'Empire ottoman et l'Europe, agents maritimes, banquiers, assureurs, fonctionnaires des sociétés de capitaux et des monopoles étrangers, et de plus en plus de représentants d'entreprises industrielles et de compagnies de navigation étrangères. Certains auteurs, même Missir, distinguent de façon un peu simpliste les deux groupes d'Italiens en termes d'immigrés récents (de classe sociale inférieure) ou de descendants des anciennes familles latines ou levantines. En réalité, au moins en ce qui concerne Istanbul, la distinction est plus subtile, car à l'apogée de la communauté les Italiens récemment arrivés, qui exercent toutes sortes d'activités, se levantinisent très vite y compris socialement,

¹⁶ « La collettività italiana in Smirne » in : *Storia contemporanea*, févr. 1990, p. 164.

¹⁷ Envoyé à Constantinople en 1822 pour négocier les bases d'un accord diplomatique entre le Royaume de Sardaigne et la Porte, et également l'auteur d'un essai sur les Génois au Moyen Âge : *Della colonia dei Genovesi in Galata*, Turin, G. Bocca, 1831 (2 vol.).

¹⁸ Les références sont dans l'ordre : ALDROVANDI, *Emigrazione e colonie* (rapport diplomatique) Rome, 1905, MORI, *Gli italiani a Costantinopoli*, Modena, Soliani, 1906, ZACCAGNINI, *La vita a Costantinopoli*, Turin, Bocca, 1909, POMA (rapport diplomatique) Rome, 1911, De AMICIS, *Costantinopoli*, Milan, Treves, 1877.

linguistiquement et dans leurs mœurs ; par contre il n'est sans doute pas à exclure que certaines branches des anciennes familles connaissent déjà la décadence.

D'autre part, il est essentiel de considérer le rôle des institutions levantines à partir de leur développement après 1860. En particulier les écoles et les clubs mondains comme la « Società Operaia Italiana di Mutuo Soccorso », ont été des facteurs d'acculturation, de transmission de la levantinité, ainsi que d'unité et de solidarité au sein de la colonie au nom du patriotisme italien : les bals des associations de bienfaisance, exemple d'événement social d'une fréquence réellement étonnante¹⁹, caractérisaient un style de vie (y compris la mode vestimentaire) très largement partagé en dépit des différences de cens et de profession²⁰.

Il existe donc une séparation à faire non pas surtout entre les immigrés récents et les Levantins de longue date, mais entre la période où la levantinisation a été rendue possible par les institutions et la période « pré-moderne ».

La mythologie levantine ne transforme donc pas l'Histoire par généralisation abusive de son objet, mais encore une fois par une récupération sélective de certains thèmes narratifs. La levantinité, même actuelle, reconnaît surtout deux sources, deux chroniqueurs de sa mondanité à son faite : Willy Sperco et un pérote « né presque sur les marches d'un trône », le Melkite d'origine libanaise Saïd Duhani²¹. Ils étaient contemporains et Sperco, appartenant à un échelon social inférieur à celui de Duhani, l'émulait et en était parfois légèrement envieux : néanmoins il est incontestable qu'ils se sont influencés réciproquement dans leur style, qui est devenu un modèle pour la levantinité dans l'auto-représentation de son éthos, tandis que les thèmes étaient en partie déjà établis précédemment.

Sperco était aussi, selon certains²² surtout, un journaliste, chroniqueur potinier : toutefois pour un cadre général (et mythologique) de l'éthos levantin il faut avoir recours à son ouvrage et en particulier au chapitre intitulé « Turcs non-musulmans et étrangers » (Ch. III) de *Turcs d'hier et d'aujourd'hui*²³. Voici d'abord un brillant schéma qui montre le fonctionnement économique du milieu levantin à l'intérieur de l'ensemble du système social, où l'auteur se place lui-même expressément :

« Ali Agha, cultivateur turc-musulman, vendait à Mister Whitmoore, exportateur anglais, par l'entremise de M. Cohen, courtier turc-juif, de l'orge, des fèves ou du raisin qui étaient embarqués par le Sior Mifsud, Maltais, sur des navires hollandais dont l'agent, Sperco, était Italien. Quant à l'assureur, Séraphin, il était Arménien ; et le banquier qui ouvrait le crédit était Grec. »

La mythologie de l'éthos en découle :

¹⁹ D'après notre analyse de l'organe de presse de *La Rassegna italiana*, en considérant uniquement le début de l'année 1898, la "Società Operaia di Mutuo Soccorso" à elle seule fut promotrice de soirées dansantes le 1^{er}, le 8, le 22, le 29 janvier, sans compter le bal du 15 janvier de l'Hôpital pédiatrique "San Giorgio" à la salle de l'Union Française et encore sans doute le plus majestueux de tous, le seul de chaque année, le grand bal de la "Beneficenza", le 17 février au "Pera Palace".

²⁰ Même Giuseppe Zaccagnini note comme une circonstance frappante que la "Società Operaia" rassemblât des Italiens de différentes classes sociales :

« e così, parecchie volte all'anno, si vedevano, nel dolce pensiero dell'Italia lontana, affratellati allo stesso banchetto ricambiarsi auguri e saluti, il banchiere milionario e il modesto muratore, l'aristocratico ambasciatore e l'umile garzone di caffè » (op. cit., p. 81).

²¹ Outre Giovanni Scognamillo qui fait souvent référence à lui, également Adriano Marinovich, auteur d'une monographie intitulée : *La Società Operaia Italiana di Mutuo Soccorso in Costantinopoli* (Istanbul, Istituto Italiano di Cultura, 1995) dans un article inédit de 2000 écrit :

« Saïd Duhani, dans son ouvrage intitulé *Quand Beyoglu s'appelait Péra*, a raconté avec beaucoup de bon goût l'histoire de ces familles et de leurs résidences ».

²² Cf. en particulier Korkmaz ALEMDAR, « Willy Sperco (1887-1978). Premières notes sur un Italien exerçant le journalisme en Turquie » in : *Communication et Histoire* (« İletişim ve Tarih »), Ankara, Ümit, 2001 (1996¹).

²³ Paris, Nouvelles éditions latines, 1961.

« Comme chaque produit du riche sol de Turquie a sa période d'exportation, la vie était, et est encore, facile. [...] On travaille activement pendant deux ou trois mois par an ; le reste du temps on prépare... la "saison".

Aussi, la vie sociale à Istanbul, à Izmir, à Salonique était-elle – surtout avant la première guerre – brillante et heureuse. On passait l'après-midi et les soirées dans les Cercles : vastes demeures couvertes d'opulents tapis, de lourds rideaux, possédant des salles de danse lambrisées de miroirs et ornées de riches lustres, et de salles de lecture où se trouvaient presque toutes les revues et les journaux de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Autriche, d'Allemagne, des Etats-Unis, ainsi que toutes les publications locales. [...] les dames consacrent leurs loisirs à jouer chez elles au bésigue et au bridge, ou à échanger d'interminables visites au cours desquelles on égrène le chapelet des nouvelles locales, et ces commérages de quartier qui, naturellement, vont sans cesse en s'amplifiant à mesure qu'ils passent de bouche en bouche. On organise aussi en famille des petites « sauteriers ». On répète des pièces de théâtre qu'on jouera au profit des sociétés de bienfaisance. » (p. 63-64).

Dans l'ouvrage *Quand Beyoglu s'appelait Péra* de Saïd Duhani²⁴ les images mythologiques se multiplient ; la mondanité se précise autour de thèmes ponctuels et maintes fois repris par la suite : les bals, les spectacles, les résidences diplomatiques estivales, le Carnaval. En leur sein, les éléments déjà vus (fastes, femmes et coquetterie, plaisirs sulfureux, milieu diplomatique) apparaissent comme établis d'avance. Nous allons les examiner successivement par de courtes citations, après avoir cependant rapporté quelques phrases sur le profil socio-économique des Levantins, car elles font pendant à celles de Sperco. A une différence près, cependant : Sperco était Levantin et fier de l'être ; Duhani, bien que chrétien et francophone, était et se sentait d'abord Ottoman (et même appartenant à la diplomatie, donc à la fonction publique de son pays) et de ce fait il nourrissait une certaine antipathie hautaine, peut-être des complexes, à l'égard des étrangers, considérés comme parasites de l'Empire. En cela – et rien qu'en cela – ses paroles s'éloignent de la levantinité proprement dite. Pourtant Duhani, en écrivant les commérages des uns et des autres, surtout des diplomates, ne se complait que trop du fait que « pendant un demi-siècle, il a promené son sourire cordial et légèrement désabusé dans les salons, dans les salles de théâtre, en tous ces endroits où l'on se doit d'être vu »²⁵. Voici donc « ses » Levantins :

« Les Levantins, cossus, pseudo banquiers mais vrais usuriers, qui glanaient les épiluchures de la « Banque – Impériale s.v.p. ! – Ottomane » et ramassaient les miettes des autres établissements financiers concurrents, avaient aussi accès sous les toits jouissant de l'immunité diplomatique.

Enfin, les « grosses légumes » et les employés supérieurs des administrations « laitières » dites ottomanes, telles : la Dette Publique, la Régie Co-intéressée des Tabacs, la Société des Phares – qui éclairait en même temps que les mers toute une tribu d'hommes intéressés – la Société des Quais, les Compagnies des Chemins de Fer, les entreprises des mines, voyaient s'entrebâiller en leur honneur plusieurs huis diplomatiques.

Tous les grands manitous de ces institutions étrangères, fixées si généreusement sur la terre turque, s'en servaient comme un vaste pacage, où les contribuables, dociles « brebis », se laissaient traire et tondre à merci, pour les besoins et les nécessités somptuaires des magnats cosmopolites et de leurs protégés de première, de deuxième et de troisième classes, venus chercher fortune sur le sol hospitalier de Turquie » (p. 10)

... et leurs bals :

« Les Bals de Charité avaient lieu pour la plupart au « Péra-Palace-Hôtel » ; ils étaient organisés par les Œuvres de Bienfaisance Anglaise, Austro-Hongroise, Italienne, Persane et

²⁴ Istanbul, Edition "La Turquie Moderne", 1956.

²⁵ Préface de l'ouvrage de Duhani cité par le journaliste italo-levantin Gilberto Primi.

parfois Belge. Les Français avaient « l'Union Française » et les Allemands la « Teutonia » pour y donner leurs fêtes. [...] Les communautés arménienne, grecque-orthodoxe et israélite conviaient leurs invités au « Péra-Palace » également.

Toutes ces soirées n'accueillaient pas les « gens du Monde » seulement, moyennant des invitations payantes, mais aussi des figures inconnues de la bonne société, des resquilleurs. Ceux-ci avaient le chic de se procurer des billets qui, passant de mains en mains, finissaient par échouer sur le comptoir d'un « sarraf » (changeur de monnaies) installé dans les environs de Galata-Saray qui les revendait en s'assurant de bons petits bénéfices.

« Tout-Péra » se donnait rendez-vous à ces soirées de charité et se livrait au plaisir de la danse tout en soulageant les infortunés du sort. Dans le Caravansérail de luxe, se pressait une foule d'âmes généreuses : diplomates, quelques rares fonctionnaires turcs, dames de la société, messieurs de la haute finance, personnalités étrangères et levantines. Dans la Salle Centrale surmontée d'une galerie circulaire on apercevait des hommes en habits, en stamboulines – redingotes à collet sans revers – exhibant leurs décorations et de charmants décolletés féminins qui donnaient à réfléchir à plus d'un soupirant sentimental. » (p. 37-38).

C'est en particulier dans le texte suivant sur le Carnaval que nous retrouvons les archétypes des « plaisirs pérotés » :

« Mais la vraie gaîté ne voyait le jour que l'avant-veille du Mercredi des Cendres (Vieux-Style), quand les marchandes d'amour vêtues en hommes, le visage masqué, la tête recouverte du « fez », cavalcadaient sur d'étriques rosses depuis Beyoglu jusqu'à Kurtulus en faisant maintes haltes en cours de route pour étancher leur soif. Le Carnaval atteignait ce Lundi l'incorrection la plus burlesque. Il avait ses adeptes pourtant ! » (p. 44)

Le thème des spectacles est tellement entré dans la mythologie levantine que même certains auteurs métropolitains « de passage » à Istanbul, comme Zaccagnini, se « levantinisent » dans leur perspective et dans leur écriture en les évoquant. D'autre part le fait qu'un auteur contemporain tel que Scognamillo ait placé sa monographie sur le cinéma à Beyoglu²⁶ dans le sillage de l'évolution des spectacles de ce quartier, indique la permanence du thème.

« Beyoglu était très friand de spectacles. Il avait pour le théâtre un amour sans limites. [...] Les abonnés aux tournées étaient toujours les mêmes ; ils suivaient fidèlement tous les programmes lorgnettes en mains et parfois le texte sous les yeux. Aux Petits-Champs, on se retrouvait en famille...

A part les tournées de passage qui nous fournissaient l'occasion d'applaudir les étoiles de première grandeur du firmament théâtral étranger, nous avions à demeure deux troupes d'opéras, d'opéras-comiques et d'opérettes, une française à « l'Amphi de Tepe-Basi » et une autre italienne à la « Concordia » (actuellement église Saint-Antoine de Padoue). [...]

A côté du théâtre sérieux, nous avions les Salles d'Hiver et le Jardin d'Eté de la Concordia et le Café-Chantant, le Cristal, mi-beuglant, mi-tripot. [...] Il y avait une salle de jeux également à la Concordia. » (p. 44)

Nous avons déjà observé le mythe levantin de la proximité de son propre milieu avec celui du corps diplomatique. A Istanbul, les ambassades des principaux pays européens possédaient une résidence hivernale à Beyoglu et une estivale le long du Bosphore, où leurs fonctionnaires passaient de longs mois d'agréable séjour. Par conséquent, leurs petites « cours » et la société étrangère et levantine s'y déplaçaient aussi, de sorte que les promenades le long du Bosphore entrent dans la mythologie levantine comme sous-ensemble du mythe « de la vie diplomatique ».

« Le long des rives de Tarabya on apercevait à l'heure du thé tous les Pérotés et les étrangers déambulant sur la berge, s'invitant, se rappelant leurs engagements mondains mutuels ; « five

²⁶ *Cadde-i Kebir'de Sinema*, Istanbul, Metis, 1991.

o' clocks », « diners », « bals », parties de tennis et promesses de se retrouver au « Polo Club ».

Amants, fiancés, maris complaisants, soupirants se faisaient des signes d'intelligence que les initiés seuls étaient susceptibles d'interpréter exactement. Pour le gratin levantin des deux sexes, cette exhibition-promenade était un passe-temps utile, de nature à procurer aux hommes une affaire, et pour les jeunes filles, un moyen comme un autre d'« accrocher » au passage un attaché d'ambassade dont elles feraient un mari... dans un avenir proche ou lointain. » (p. 61).

Nous avons repéré des notes critiques et des remarques sarcastiques contre les « Pérotés », le « Tout-Péra », la « société » chez Duhani. Outre ses sentiments et complexes personnels éventuels, il s'agit surtout sans doute d'une question de style littéraire. Après tout, l'influence d'un certain journalisme satirique français du XIX^e est forte – et que dire de la plume caustique de Loti et de Farrère (ainsi que de l'Italien De Amicis), ces auteurs orientalistes honnis des Levantins mais néanmoins bien connus et finalement appréciés ; les Levantins sont flattés de faire l'objet – eux-mêmes et leur ville – de récits de lettrés illustres. Rappelons que les écrivains levantins même italiens aspirent surtout à être des auteurs français – puisque le français, c'est la langue de leur expression écrite et de leur culture ; si possible, ils aspirent à être publiés à Paris plutôt qu'à Istanbul.

Mais si les contenus des mythes sont respectés – en particulier l'axiome du mode de vie *more nobilium* – une certaine autocritique de la « société » est admise et elle fait même partie de la levantinité écrite, à condition que le détracteur soit lui-même un Levantin qui vit donc à l'intérieur de cette même « société ».

C'est le cas d'Angèle Loreley et en particulier de son seul roman publié, *Autour des tables de Bridge*²⁷. Il s'agit d'un roman pratiquement dépourvu d'intrigue mais dans lequel des dizaines de personnages d'allure grotesque évoluent dans plusieurs salons particuliers, avec leurs conversations, leurs attitudes ridicules, leurs « conflits mondains ». La levantinité du cadre socio-urbain – les rencontres « dans la rue » (la « Grande Rue de Péra ») et dans ses lieux publics – se double de la description de l'intérieur des maisons : les luxueux salons de bridge. La critique porte surtout sur la superficialité et l'affectation de l'éthos levantin, avec une attention particulière pour les femmes. Nul doute que tous les personnages du roman ont bien existé dans la réalité, puisque l'on retrouve parfois quelques références à l'auteur elle-même – nommée Mme Opeley – à son mari ainsi qu'à d'autres personnes de son entourage, même s'ils sont complètement méconnaissables désormais.

« La question bâclée avec quelques mots banals, débités sans conviction, par à coups momentanés de sympathie, ne comportait ni objectivité, ni comparaison, ni confrontation, ni éclaircissement, ni approfondissement. [...] »

L'impersonnalité était manifeste aussi bien dans les cerveaux que dans la tenue et, les intérieurs cossus, s'ils témoignaient que les maîtresses de maison étaient des femmes d'intérieur accomplies, jouissant de larges moyens, n'accusaient pas moins dans l'opulence étalée cette même impersonnalité, cette même uniformité [...]

Excellentes ménagères, épouses fidèles, mères à unique rejeton, elles ne voyaient, ne jugeaient qu'en surface, et, ce qui brillait en elles, c'étaient leurs brillants authentiques et l'or artificiel de leur chevelure, ce qui avec leur taille, leur toilette, leur diction, leur manière de s'exprimer, leur psychologie, leur âge, composait un groupe homogène. [...] Quelqu'un les avait surnommées *Les Pintades* parce qu'elles semblaient sortir d'un même poulailler. Elles se départageaient en *Pintades de haut vol* et en *pintades communes*. » (p. 6-12)

²⁷ Istanbul, Librairie Hachette, 1941.

Prenons en particulier le portrait d'une femme levantine sous la plume cruelle de Loreley, où outre la (pseudo-)mondanité de la victime, c'est sa levantinité elle-même qui est ciblée, dans des aspects qui sont normalement très tabous pour les Levantins, comme leur italianité :

« La dame de la banlieue qui ce jour-là était venue de Kady-keuy pour jouer au bridge chez M^{me} Aréal portait un nom italien, était même fasciste, « fascistissime » pour parler comme en Italie, et si elle ne savait un traître mot de la langue de Dante et si son mari même se trouvait être établi depuis plusieurs générations en Turquie, n'empêche que cette dame de Kady-keuy de religion orthodoxe qui s'appelait Formi, n'était pas de première élégance quoiqu'elle eût quelque peu cette prétention. [...] M^{me} Formi était une brave fille, amusante, voire spirituelle, non pas qu'elle eût un esprit original, mais parce que M^{me} Formi s'exprimait dans le plus parfait levantin qui fût, et ainsi, l'on pouvait établir les civilisations et les invasions qui avaient traversé les rives du Bosphore avant 1453. » (p. 17)

A la génération suivante, c'est-à-dire à l'époque contemporaine, Giovanni Scognamillo est incontestablement le plus grand critique du « mythe » de l'éthos levantin (passéiste). Il attaque la nostalgie de ce milieu, un sentiment que les Levantins partagent à présent avec un grand nombre de Turcs d'Istanbul – parmi lesquels nombreux sont ceux qui n'ont même pas vécu dans ce Beyoglu mythique. Il attaque aussi directement l'éthos des Levantins comme étant une forme atypique de colonialisme, d'où l'émulation de Paris – dans le passé – des Etats-Unis – aujourd'hui – qui n'est que piètre imitation « dans des dimensions plus réduites et des moules plus 'petit bourgeois' ». En réalité sa critique s'étend aussi au mode de vie des rares Levantins survivants : il s'agit là d'une véritable polémique sur la question de l'incapacité voire du refus d'intégration dans la société turque d'une grande partie de ses concitoyens ; mais cet aspect reste en-dehors de notre sujet, car il ne touche ni ne pourra toucher la mythologie levantine. Par contre les deux premières critiques, contre la nostalgie et contre les privilèges levantins, s'y rattachent directement. Ainsi, dans le passage suivant, il « démystifie » les raisons de la vie privilégiée qui a permis l'éthos levantin :

« Les Levantins, de génération en génération, ont été élevés dans un cadre aussi particulier, dans une zone aussi privilégiée, et ils ont fini par s'y fossiliser. De toute évidence les Capitulations favorisaient également cette minorité heureuse, ou ceux qui se plaisaient dans cette psychose de minorité. Dans mon enfance j'ai souvent entendu des histoires de personnes qui se sauvaient des mains de la police en jetant par terre leur passeport et en y mettant un pied dessus, ce qui leur rendait l'immunité car ils étaient ainsi considérés comme se trouvant à l'intérieur des frontières de leur pays ou de leur ambassade : une affaire semblable est arrivée même à mon oncle Jean. » (*Mém 2*, p. 111-112)²⁸.

Enfin voici une version critique de l'éthos levantin :

« L'une des raisons fondamentales de ces bals, thés dansants et autres réceptions données dans les salons, clubs, hôtels particuliers, était qu'il fallait, en dehors des fêtes nationales et religieuses, réunir une minorité, ou plutôt une minorité heureuse. De même que dans les pays colonisés, les étrangers qui se rassemblaient dans les clubs privés en y acceptant parmi les natifs uniquement ceux qui jouissaient d'une importance sociale, c'étaient les colonisateurs. » (*Mém 1*, p. 74-75)

Logos « L'or, c'était le français, l'argent, l'italien, le bronze, c'était le grec » : nous a confié un sympathique curé levantin âgé de 78 ans lors de notre entretien avec lui. Ou encore : « Le français était la langue de la culture et de la société, l'italien était la langue des affaires et du commerce, le grec était la langue des domestiques, des épiciers, des petits

²⁸ Scognamillo a écrit deux versions de son ouvrage autobiographique *Les Mémoires de Beyoglu d'un Levantin* (« *Bir Levantenin Beyoglu Anilari* ») : en 1990 (éd. Metis) et en 2002 (éd. Bilge Karınca) ; nous les avons indiquées respectivement par *Mém 1* et *Mém 2*.

marchands du quartier » (Livio Missir). Et qu'en était-il du turc ? – demandions-nous alors... :

« Mio nonno parlava un turco infinitamente meno scorrevole dell'italiano che ho sentito in bocca a pizzaioli e muratori arabi a Milano! »²⁹

Toute analyse accorde une place fondamentale au patrimoine linguistique dans l'identité levantine. Et en effet il nous semble tout à fait extraordinaire que même des personnes de modeste instruction (ce qui n'est pas habituel chez les Italiens d'Istanbul de nos jours) parlent couramment quatre langues : l'italien, le français, le grec et le turc.

Pourtant la mythologie levantine ne s'attarde pratiquement pas sur le multilinguisme en tant que tel ; face à notre émerveillement, un Levantin âgé nous répondit un jour :

« Nous n'en avons aucun mérite : ce sont les gens de notre quartier qui parlaient ces langues, parce que c'étaient tous des étrangers de nationalités différentes. Nous n'avons fait qu'apprendre en les entendant parler autour de nous ».

Par contre la mythologie intervient dès lors que le langage quitte la « performance » et acquiert des significations métalinguistiques, c'est-à-dire dans les domaines sociolinguistique et psycholinguistique. Notre citation initiale n'est que l'expression de la hiérarchie sociolinguistique qui existe toujours parmi les langues levantines. Autrefois, alors qu'elle était nombreuse, la communauté italienne était fort nettement divisée entre celle appartenant au milieu grecophone, majoritaire, et l'élite francophone. Il s'agissait d'une différenciation de classe sociale et professionnelle, car les Grecs étaient en général ouvriers, artisans ou petits commerçants, et les Italiens qui les côtoyaient exerçaient souvent les mêmes métiers, habitaient les mêmes quartiers, épousaient pour la plupart des femmes grecques et donc ils héritaient la langue de leur mère comme ils héritaient le nom et la religion de leur père. En revanche le milieu bourgeois était francophone, puisque, surtout depuis 1870, les écoles françaises tenues par des religieux, les « écoles des Frères français » - Saint-Benoît, Saint-Joseph, Saint-Michel, Notre-Dame de Sion, Sainte-Pulcherie etc. – faisaient l'objet des préférences de l'élite européenne liée aux ambassades et des couches supérieures des autres minorités, y compris juive. Quant à l'instruction en italien, à l'époque moderne elle commença en 1861, tandis que l'« Istituto Commerciale Italiano », ancêtre du Lycée « IMI » contemporain, ne naquit qu'en 1895. Donc le français ou l'italien, quand ils n'étaient pas parlés à la maison, pouvaient être appris au moins à l'école ou en société, mais seulement par les classes favorisées.

Ainsi le fait de parler français ou italien amalgamait l'élite sociale et culturelle, alors que parler le grec dénotait l'exclusion des deux à la fois. Bien sûr la plupart des Levantins sont aujourd'hui en mesure de parler ces trois langues, mais la différenciation demeure. De ce fait, la connaissance du grec peut être niée ou minimisée sur le plan personnel et même collectif, pour souligner l'appartenance à la classe sociale la plus élevée. Il existe dans la communauté, de nos jours, un petit personnage dont tout le monde parle comme d'une espèce d'anti-héros un peu paradoxal, mais qu'aucun étranger ne peut approcher et qui est même un peu à l'écart de la communauté³⁰. Il s'agit d'un Italien marchand de fruits et de légumes dans un petit comptoir du Marché au poisson de Beyoglu, dont le fils travaille au Consulat. Une dame très urbaine et distinguée à qui je demandais si elle pouvait me le présenter me répondit avec une expression mi-heurtée mi-compatissante :

« Ma cosa vuole da quel brav'uomo, probabilmente non parla altro che greco »...

²⁹ M. Maurice Cerasi, architecte et urbaniste à l'Université de Gênes, Juif italien d'Istanbul, dans une lettre de 2001.

³⁰ Il est prêt à entrer dans la levantinité, car outre que comme anecdote transmise oralement, Scognamillo en fait référence nommément dans ses *Mém.* 2.

Un autre bon mot illustre à quel point la connaissance et l'usage très généralisé du grec chez les Levantins est en quelque sorte une honte. Il s'agit d'une épigramme sur la « Società Operaia », connue de toute la communauté – est-ce donc déjà un mythe oral ? – par M. Antonio Parma, l'un des membres actifs du conseil d'administration de cette association :

« La Società Operaia è costituita da italiani che parlano greco sotto gli occhi esterrefatti di Garibaldi³¹ ».

En ce qui concerne le turc, les Levantins minimisent, ils vont parfois jusqu'à nier la connaissance de cette langue, contre toute évidence et toute logique, au moins en ce qui concerne leurs ascendants. Dans ce cas, l'écart entre la réalité et la mythologie est encore plus évident que pour le grec, car le sociolinguistique est renforcé ici par le psycholinguistique, à savoir par des problématiques identitaires. Une précision historique est de nouveau nécessaire. Jusqu'à la période républicaine (1923), la langue turque n'était pas une matière d'enseignement obligatoire dans toutes les écoles même étrangères ; la vie et le commerce du quartier de Beyoglu requéraient donc que les Turcs apprennent la « langue franque », et non le contraire : Scognamillo parle d'un charbonnier établi au rez-de-chaussée de son immeuble, qui parlait le grec, tout en étant originaire de la Mer Noire. En particulier avant l'introduction de l'alphabet latin dans le turc (1928), il était très difficile, rare et pratiquement inutile que les Levantins apprennent le turc – sauf dans le cas d'un intérêt culturel particulier à l'égard des « langues orientales », par exemple chez les drogmans. C'est encore un symptôme de ce que Scognamillo qualifie de colonialisme. L'école républicaine a évidemment renversé la situation, surtout pour les hommes, plus scolarisés et ayant graduellement davantage besoin du turc dans leur vie professionnelle. En conclusion, les trois dernières générations de Levantins polyglottes s'expriment également couramment en turc, bien que très souvent avec une nuance d'accent grec qui les rend quand même reconnaissables par les Turcs, et malgré des difficultés réelles dans la langue écrite (lecture littéraire et écriture).

La raison de cet éloignement mythologique par rapport au turc est la même qui pousse les Levantins au refus de l'intégration dans la société qui les entoure³². L'élément fondateur de l'identité levantine, ce pourquoi l'italianité importe et est prônée par les Italo-levantins avec une accentuation nationaliste « peu italienne », c'est l'idée de l'altérité. D'innombrables réponses aux questions de nos interviews ont commencé par écarter toute affinité avec les Turcs, de quelque manière que ce soit. L'accentuation nationaliste, en somme, acquiert du sens dans la mesure où elle a pour but de marquer que l'on est « autre ». Linguistiquement, il en découle une situation étrange : dans la vie publique, la langue que les Levantins parlent la plupart du temps, c'est forcément le turc.

Entre eux, dans un fragment de conversation entre membres de la « Società Operaia » que j'ai eu la chance d'épier, leur langage était formé d'un cadre dialogique et d'un tissu syntaxique italiens, où se mêlaient cependant des phrases entières en grec, parfois pendant plusieurs minutes ; puis l'un des interlocuteurs revenait tout naturellement à l'italien, mais sans se priver d'introduire parfois quelques mots de turc, ne fût-ce que des termes techniques ou juridiques (registre plus élevé par rapport à la teneur de la conversation, dont la traduction italienne pouvait fort probablement être inconnue ou au moins ne pas venir à l'esprit) ou au contraire des interjections, exclamations, intercalations, gesticulations voire même des jurons dans cette langue, exactement... comme un Turc.

³¹ Référence à la statue du héros, nommé président honoraire de l'Association en 1868, qui trône encore dans la salle des réunions.

³² C'est pour cette raison que Scognamillo, surnommé de façon polémique "Il turco" au sein de la communauté actuelle, insiste sur sa connaissance d'ailleurs effectivement remarquable du turc et se vante d'être le seul auteur levantin qui a rédigé l'ensemble de son œuvre dans cette langue.

Une différence supplémentaire fort étonnante existe par rapport aux langues parlées à la maison, car, conformément au point de vue psycholinguistique, la maison est perçue comme un véritable rempart identitaire. A noter qu'à ce sujet la mythologie a un poids extrême, conscient ou non, car les données que nous avons recueillies viennent des entretiens, elles ne sont aucunement vérifiables, et elles sont forcément le résultat d'une perception et d'une généralisation entièrement subjectives : on devrait dire avec précaution « la perception individuelle levantine de la question de savoir quelles sont les langues les plus parlées chez soi ». La langue qui continue d'y prévaloir, même de nos jours, s'avère être le français, dont le nombre de récurrences déclaré est plus que double par rapport au turc. Il est évident que la conservation du particularisme identitaire est la cause prééminente de ce choix. Sa fonction communicative est, de toute évidence, secondaire, vu que les exigences du quotidien « extérieur » impliquent l'usage du turc. Le français a également perdu sa valeur de symbole de statut social, à cause de la disparition du milieu minoritaire. Même au couvent dominicain de Saint-Pierre à Galata, avant de passer à table, la prière de remerciements est dite en turc.

Cependant la famille, dans la clôture domestique, préserve à l'état cellulaire un succédané du milieu disparu. Il est notoire que l'usage d'une langue dans les relations familiales est riche en significations affectives³³. Chez les Levantins, s'y ajoutent sans aucun doute des valeurs de conservation voire de sauvegarde qui dépassent l'affectivité individuelle ou familiale. Il est intéressant de noter qu'il ne s'agit même pas simplement d'un attachement sentimental au pays d'origine, ou à une patrie de référence ; dans ce cas la diffusion de l'italien serait dominante chez des Italiens.

Abordons maintenant ce second aspect psycholinguistique, le dernier qui entre dans la levantinité : l'attachement identitaire à l'italien. La mythologie levantine insiste sur la continuité de sa culture, sur sa défense « acharnée » de la religion chrétienne, mais aussi des mœurs européennes, de la modernité, des prénoms et enfin de la langue italienne dans le Levant. Mais elle n'est pas en mesure d'affirmer la continuité linguistique de façon circonstanciée, surtout en l'absence des écoles italiennes. Même les rares documents des Latins de Chio sont écrits en « *frangochiotica* », langue-sœur du grec moderne mais utilisant l'alphabet latin³⁴. Pourtant, pour une fois, l'Histoire lui vient en aide, grâce à deux preuves sinon concluantes au moins suffisantes à démontrer une diffusion prolongée de l'italien à Constantinople. La première, ce sont les influences de l'italien sur la langue ottomane :

« ...[elles concernent] solo la nomenclatura di quei termini marinareschi, di cui un popolo sorto e vissuto per tanto tempo nelle pianure dell'Asia Centrale [...] non poteva sentire il bisogno. Appena i Turchi furono padroni della "madre del mondo", di Costantinopoli, e dei fiorenti scali del Levante, il contatto coi Veneziani, coi Genovesi e con gli altri coraggiosi figli delle città costiere d'Italia divenne così intimo e così potente che l'influenza dei loro parlari sul lessico turco si estese anche a gran parte dei termini che riguardano il commercio, l'industria ed alcune funzioni della vita sociale. [...] vediamo che i Turchi, al pari d'altri popoli, anziché valersi del loro materiale linguistico per indicare le nuove nozioni apprese dagli Italiani, ne assunsero le parole tali e quali le sentivano pronunciate [...] con quelle sole modificazioni che, specie per l'eufonia, esigeva la loro lingua. Se fra queste ve ne sono anche

³³ Voir, à titre de comparaison sur les valeurs sociales et affectives des langues à prestige différent, Jean-Charles VEGLIANTE, « L'italien », in VERMES, Geneviève, *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*, tome 2 "Les Langues immigrées", Paris, L'Harmattan, 1988, pp. 234-262.

³⁴ Livio Missir est en désaccord sur le fait qu'il s'agit d'une langue à part entière mais simplement de grec écrit avec l'alphabet latin, et par ailleurs il s'attarde sur le lien fort intéressant entre appartenance religieuse et usage d'un alphabet, même de nos jours, en donnant l'exemple du serbo-croate (serbe-cyrillique, croate-latin, mais essentiellement il s'agit d'une langue unique).

alcune d'origine araba o grecque, la loro forma non ci lascia dubbio che vi sia passata attraverso la forma italiana. »³⁵.

La seconde preuve, plus convaincante, vient du statut de l'« Associazione Commerciale Artigiana di Pietà in Costantinopoli », association de bienfaisance, levantine s'il en est, puisque ses fondateurs, en 1838, appartenaient à la plus haute société levantine plurinationale³⁶. Dans l'article VI du Statut on peut lire :

« La lingua ufficiale da parlarsi, nelle Assemblee e nelle sedute del Consiglio continuerà ad essere l'italiana, come sempre lo fu, sino dal principio dell'Associazione; per cui in questo idioma saranno scritti gli atti che emanano dall'amministrazione. »

Il s'ensuit donc qu'en 1838, l'italien était encore la langue «franque» officielle ou la plus répandue parmi les Levantins de cens élevé, et que l'on était en mesure de l'écrire correctement.

Mais quel italien... ? Au sujet de l'italien des Levantins, on possède le témoignage du célèbre journal de voyage *Constantinople* d'Edmondo De Amicis qui a eu une importance considérable aussi bien dans la culture levantine que turque et qui était même assez connu en Italie à la fin du XIX^e siècle. De Amicis était probablement influencé par la marque un peu complaisante, un peu colonialiste et très orientaliste des voyageurs-écrivains français de son époque : néanmoins son regard sur les Levantins est plus indulgent et bienveillant que le leur.

« Bisogna passeggiare la mattina della domenica in via di Pera, quando le famiglie italiane vanno a messa. [...]

Come curiosità, avrei anche voluto portare in Italia un saggio della lingua italiana che si parla a Pera dagli italiani nati nella colonia; e specialmente da quelli della terza o della quarta generazione. Un accademico della Crusca che li sentisse, si metterebbe a letto colla terzana. La lingua che formerebbero mescolando il loro italiano un usciere piemontese, un fiaccheraio lombardo e un facchino romagnolo, credo che sarebbe meno sciagurata di quella che si parla in riva al Corno d'oro. È un italiano già bastardo, screziato d'altre quattro o cinque lingue alla loro volta imbastardite.

[... Parlano] quella così detta lingua franca, la quale, come disse un bell'umore francese, consiste in un certo numero di vocaboli e di modi italiani, spagnuoli, francesi, greci, che si buttano fuori l'un dopo l'altro rapidissimamente, finché se ne imbrocca uno che sia capito dalla persona che ascolta.

Questo lavoro, però, occorre raramente di farlo a Pera e a Galata, dove un po' d'italiano lo capiscono e lo parlano quasi tutti, compresi i turchi. Ma è lingua, se si può chiamar lingua, quasi esclusivamente parlata, se si può dir parlata. La lingua più comunemente usata scrivendo è la francese. Letteratura italiana non ce n'è. Mi ricordo soltanto d'aver trovato un giorno, in

³⁵ S. HAAS, "Curiosità filologiche: elementi italiani nella lingua ottomana" in: *La Rassegna italiana*, (1897 / XII). Donnons quelques-uns des nombreux exemples contenus dans cet article, parmi ceux qui ne sont pas désuets en turc moderne, ni trop sectoriels : « prua » (de *prua* ou *prora* = proue, avant d'un navire), « pupa » (de *poppa* = arrière, poupe), « güverte » (de *coperta* = pont de navire), « tersane » (de *dàrsena* = darse ou arsenal de la marine, qui dérive à son tour de l'arabe *dar as-sina'a*), « iskele » (de *scalo* = escale ou cale), « Levent » qui est aujourd'hui surtout un prénom masculin, mais dont l'étymologie signifie "soldat de marine" (de 'Leventi' terme par lequel les Vénitiens appelaient leurs marins des côtes de la Dalmatie et de l'Albanie qui se trouvaient justement au levant de Venise) ; de très nombreux termes du jargon bancaire et financier, y compris « sigorta » (de l'ancien *sicurtà* = assurance), des termes de charpenterie comme « marangoz » (en vénitien *marangone* était le maître de hache de l'arsenal de Venise), ainsi que plusieurs termes gastronomiques : « bezelye » (de *piselli* = petits pois), « pizola » (de *braciola* = côtelette), « salça » (de *salsa* = sauce), « ispirito » (de *spirito* = eau-de-vie), « lokanta » (de *locanda* = auberge, alors qu'en turc cela signifie restaurant).

³⁶ Parmi ces fondateurs : David Glavani (ou Glavany), Ignazio Castelli, le baron Ignazio Testa, Marco Dapolla. A cause des différences de nationalité entre ces personnes, une controverse était née sur la question de savoir quelle puissance européenne aurait été invitée à assurer la protection de l'Association : enfin l'on choisit la Nonciature Apostolique, c'est-à-dire le Vatican.

un caffè di Galata affollato di negozianti, in fondo a un giornaleto commerciale scritto metà in francese e metà in italiano, sotto le notizie della Borsa, otto versetti malinconici, che parlavano di zeffiri, di stelle e di sospiri. Oh povero poeta! Mi parve di veder lui, in persona, sepolto sotto un mucchio di mercanzie, che esalasse con quei versi il suo ultimo fiato. »³⁷.

C'est sans doute à cause de l'indulgence de De Amicis que les Levantins le repayent de la même monnaie, contrairement à Loti et Farrère...

La langue italienne istambouliote a naturellement bien changé depuis la visite de De Amicis. En effet les écoles italiennes étatiques ont été inaugurées à la suite d'une bataille presque vicennale menée surtout par la Società Operaia – il faut le rappeler et lui en reconnaître tout le mérite – contre le gouvernement italien, toujours prêt à penser davantage aux avantages à tirer de la « colonie » qu'à l'inverse. Cependant les mêmes Levantins furent plus pugnaces que diligents à envoyer leurs enfants dans ces écoles, et les appels des enseignants et des proviseurs dans ce sens³⁸ se répétèrent fréquemment jusqu'au fascisme. Le régime, dans sa politique de promotion linguistique de l'italien, d'une part subventionna les écoles et d'autre part contraignit psychologiquement les Italiens à l'égard des écoles. Même après la Guerre, le Lycée italien ne fut pas déserté par les nouvelles générations levantines tant qu'elles ont été présentes à Istanbul, de sorte qu'aujourd'hui plus de 80% des Italo-levantins, étant donné qu'ils disposent également des chaînes de télévision italiennes par câble ou satellite, ont un niveau de langue qui correspond à celui des bacheliers italiens ; la seule distinction est sans doute leur manque de toute inflexion dialectale, d'accent ou due aux régionalismes.

Genos La mythologie levantine du genos innerve deux branches : la généalogie aristocratique et le métissage. Le premier thème mythique est en relation étroite avec les mythes des origines, en particulier avec celles des Latins donc des croisés. La noblesse des Latins est effleurée par Sperco dans *Les anciennes familles italiennes de Turquie* et on en a trouvé la trace chez Loreley lorsqu'elle parle des « seigneurs levantins » ; néanmoins c'est Livio Missir de Lusignan (des Lusignan anciens souverains de Chypre) qui s'est penché de la façon la plus exhaustive sur ce sujet et notamment sur sa propre famille et sur celles qui lui sont apparentées, en historien spécialiste de généalogie et d'héraldique. Dans les pages de l'importante production généalogique de cet auteur, la mythologie levantine est présente, sans que cela mette en question la rigueur de la méthodologie de recherche de Missir. Nous estimons en effet que l'influence de la mythologie s'exerce sur deux implications indirectes de ces études : l'aristocratie (pertinence et importance du concept) et l'italianité des familles latines en question.

A part Missir et les autres auteurs levantins en général, il existe évidemment une bibliographie de référence sur les familles latines nobles, faisant largement partie de la mythologie levantine³⁹ : elle accepte que celles-ci soient (ou au moins qu'elles aient été) véritablement aristocratiques et elle fait le parallèle entre ces quelques vingt familles latines

³⁷ Extraits tirés de « Gl'Italiani » in : *Costantinopoli*, Milano, Treves, 1877, pp. 189-192. L'édition de 1997 ne contient pas ce paragraphe.

³⁸ Zaccagnini, op. cit. : « [...] si trovò [les écoles italiennes], quando che non erano abbastanza aristocratiche, quando che erano troppo laiche, quando che al francese era assegnata troppa scarsa parte... e si finì per disertarle. La vera e non confessata causa però della diserzione, era in quel ritornello [...] "La patria è una bella cosa, ma lo stomaco val più della patria e il mondo è di chi se lo piglia; col francese s'aprono tutte le porte, e con l'italiano Dante stesso morrebbe di fame". » (p. 91).

³⁹ Les ouvrages de référence sont : Alphonse BELIN, *Histoire de la latinité à Constantinople*, Paris, Picard & fils, 1894 (2^{ème} éd.), Carl HOPF, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1884, qui comprend une Appendice contenant une centaine de généalogies, et Mikhaïl STURDZA, *Dictionnaire des grandes familles de Constantinople, de Grèce et d'Albanie*, Paris, 1982.

dotées d'armes et les familles grecques des Phanariotes à Constantinople. Sturdza parle de « cette curieuse communauté nobiliaire et catholique vivant depuis plusieurs siècles dans la capitale de l'empire turc » et il décrit « la formation d'un groupe nobiliaire au sein de la colonie latine de Constantinople ».

Missir ne semble jamais douter de cette aristocratie et pourtant il met en évidence :

« ... le difficoltà di inserire la nobiltà in questione nei parametri nobiliari, eventualmente e maggioritariamente ancora in uso presso gli Stati europei (come l'Italia), nei quali le identità genealogiche, politiche ed araldiche tendono a coincidere quasi esclusivamente *ratione loci* »⁴⁰

Cette spécificité de la noblesse latine, d'où découle la nécessité de critères particuliers, est ainsi mieux expliquée :

« En comparaison avec l'aristocratie occidentale, ce n'est pas la possession d'un titre de noblesse qui fonde la qualification de noble, mais la possession d'état, même si l'accès officiel à certaines fonctions peut être lié à un titre impérial (firman, iradé, bérat). La possession de terres n'est pas nécessairement liée à la possession d'état, toutes les terres appartenant au Sultan »⁴¹.

Il y a, d'après Missir, trois critères de la possession d'état permettant d'attribuer le statut d'aristocratie aux familles latines : le critère économique, c'est l'exercice du grand commerce international (réservé à ces familles non-musulmanes) ; le critère diplomatique, c'est l'exercice de la fonction de drogman ; enfin le critère ecclésiastique, requérant la présence au sein de la famille de dignitaires ecclésiastiques, ce qui comportait également des charges et responsabilités civiles (donc politiques). Par ailleurs l'auteur accorde une importance fondamentale au mode de vie – *more nobilium* – pour attribuer le statut aristocratique aux familles latines, ainsi qu'à la circonstance qu'elles avaient généralement, à chaque siècle, un représentant – ecclésiastique ou diplomatique – fixé « en Chrétienté »⁴².

Toutefois l'aristocratie, même seulement au sens étymologique du terme, implique un *pouvoir* exercé sur le reste du peuple, par délégation (féodale) du souverain : on ne saurait trouver rien de semblable chez les Latins. A part la suzeraineté des Giustiniani sur l'île de Chio *avant* la période ottomane, une éventuelle reconnaissance du prestige – notamment économique – d'une famille marchande n'était qu'affaire symbolique à l'intérieur de la communauté, certainement pas parmi les hautes sphères du gouvernement ottoman (cf. Duhani *supra*), vis-à-vis duquel l'on peut parler d'aristocratie pour quelques familles ayant fourni de nombreux vizirs comme les Köprülü, ou de familles princières phanariotes comme les Karadja⁴³.

Justement du point de vue de l'importance de l'aristocratie levantine par rapport aux Phanariotes, certains historiens comme Toynbee et même Philip Argenti sur Chio (pourtant lui-même de famille latine) minimisent considérablement le rôle des Latins ; Missir s'en

⁴⁰ « Identità genealogica, politica e araldica : l'esempio delle famiglie 'italo-levantine' », in : *Atti del XXIII Congresso internazionale di scienza genealogica e araldica*, Torino, Archivio di Stato, 21-26 settembre 1998, publié par : Ministero per i Beni e le Attività Culturali, Ufficio centrale per i Beni Archivistici, 2000, pp. 172-173.

⁴¹ « Émigration et immigration : l'exemple ottoman par rapport à la France et la communauté latine de Smyrne », in : in : *Actes du XXI Congrès international de Sciences Généalogique et Héraldique*, Luxembourg, 28/VIII – 3/IX 1994, édités par MULLER, Jean-Claude, *Émigration & Immigration au cours de l'Histoire*, Luxembourg: Association Luxembourgeoise de Généalogie et d'Héraldique, 1999, p. 567.

⁴² *Introduction aux Chénier*, Bruxelles, Dembla, 1980, p. 21.

⁴³ « En effet, un Karadja avait administré une partie de la Roumanie, quand ce pays formait encore deux principautés vassales de l'ex-empire ottoman, dont les gouverneurs, choisis parmi les éléments orthodoxes du Phanar, recevaient le titre de prince, qu'ils gardaient par la suite – bien que n'étant plus à la tête de leur principauté » : Saïd N DUHANI, *Vieilles gens vieilles demeures*, Istanbul, Ed. Touring et Automobile Club de Turquie, 1947, p. 8.

indigne et trouve le motif de cette position dans le fait « qu'il y a eu pour ainsi dire un corps social organisé (Grec-orthodoxe) intéressé à ce que [les généalogies phanariotes] soient connues dans le monde entier »⁴⁴. Pourtant, ajoute-t-il à une autre occasion :

« si l'on peut regretter qu'il a manqué aux familles levantines visées par Toynbee ce support démographique et politique qui a permis, par contre, aux familles grecques orthodoxes du Phanar – le Vatican de l'Orthodoxie et de la Grécité – de se différencier historiquement de la masse des autres familles orthodoxes (ottomanes jusqu'en 1830, en grande partie hellènes depuis), il n'en reste pas moins que ces familles ont joué, entre l'Orient et l'Occident, un rôle politique et économique particulier qui les a différenciées à la fois des autres Latins et des autres nations ottomanes. »⁴⁵.

En définitive, faute de pouvoir politique, l'importance de l'aristocratie de ces familles latines ne résiderait que dans leur « rôle important dans les relations politiques, économiques et religieuses entre l'Est et l'Ouest ». C'est peu pour parler d'aristocratie, nous semble-t-il...

La question de l'italianité de ces familles est encore plus confuse. Missir parle d'« Italiens d'Empire » pour lui-même et pour les membres de la noblesse latine⁴⁶. Historiquement l'italianité des Latins est douteuse, car l'ascendance des Républiques maritimes se mêlerait à la provençale, à la française, à l'allemande, même si les familles ne s'étaient pas apparentés, ce qui est tout à fait l'opposé de la réalité historique. Juridiquement, nous allons le voir bientôt, les Latins qui étaient déjà sur le sol de Turquie avant la conquête ottomane étaient devenus des « rayas », des sujets ottomans. Quant aux Italiens d'immigration plus récente – non-Latins – la mythologie levantine exclut qu'ils puissent être considérés comme nobles. D'où la spécification de Missir : « Italien d'Empire », qui serait une caractéristique de l'ensemble des Européens. Les Européens n'auraient jamais abandonné l'idée politique et religieuse de l'empire, de Charlemagne à Charles Quint à... Mussolini – c'est ce à quoi nous fait penser en particulier la formule en question, l'auteur ne l'exclut qu'en partie, et l'Europe entière ne serait elle-même que :

« un champ de l'esprit marqué, depuis deux mille ans, par deux seules idées : l'idée d'empire et l'idée d'un Dieu fait homme »⁴⁷.

Il nous semble beaucoup plus plausible de penser que les deux aspects de l'aristocratie et de l'italianité sont soulignés à cause des complexes des Levantins dus à leur méconnaissance (dans les deux sens du terme) par les Métropolitains, autrement dit à la problématique identitaire levantine déjà introduite. Ces complexes sont transmis inconsciemment par la levantinité, formant donc une espèce atypique de mythologie.

En ce qui concerne le métissage, l'autre branche de la mythologie du *genos*, voyons comment pour Marinovich il s'agit du premier caractère distinctif qu'il attribue aux Levantins :

« [...] je suppose que vous vous intéressez surtout aux Levantins de Beyoglu, bien sûr. [...] Leur particularité la plus évidente, comme on l'a souvent dit, c'est le métissage, résultat de mariages parmi les communautés locales. Théoriquement il est possible de trouver des

⁴⁴ « The Eastern Latin Genealogies since 1453 », in : *Genealogica & Heraldica*, Helsinki 1984 publié par le Conseil National Finlandais de Généalogie et d'héraldique, p. 171-178.

⁴⁵ *Introduction aux Chénier*, cit., p. 21.

⁴⁶ « L'identità genealogica... » art. cit.

⁴⁷ Compte-rendu de l'ouvrage *Europe* de Norman Davies (Oxford, 1996), in : *Nouvelle Europe*, Luxembourg, mai 1999.

personnes dont les parents et chacun des grands-parents appartiennent à des nationalités et à des peuples différents, si bien qu'il en résulte un groupe complètement métis. »⁴⁸

Ce métissage a été trop souvent reproché aux Levantins et tourné en dérision par les orientalistes et les Métropolitains de passage. Nous avons déjà vu que depuis qu'ils vivent auprès d'un peuple désormais largement occidentalisé et par rapport auquel ils ne présentent pratiquement plus aucune spécificité évidente dans leur mode de vie, et depuis que la citoyenneté est le symbole de l'identité collective le plus important, force est que l'altérité des Levantins se manifeste par l'accentuation nationaliste, par la valeur du patriotisme italien. De ce fait on pourrait penser que le métissage, qui de surcroît a été une entrave à la reconnaissance des Métropolitains, est considéré comme incompatible avec le patriotisme et donc refoulé par la mythologie. Mais il n'en est rien. Nous allons même constater que le métissage est à présent plus mythique que réel, que la mythologie levantine a formé un hiatus entre métissage et patriotisme italien pour en supprimer l'incompatibilité réciproque. De plus, à partir d'une certaine époque, le mythe du métissage a évolué en ce que nous définirons la « hiérarchie des partis », par analogie avec la hiérarchie sociolinguistique vue précédemment.

La raison pour laquelle le métissage appartient à la mythologie est que ses racines remontent à l'époque de l'Histoire européenne où le concept d'identité collective citoyenne n'avait pas encore apparu, c'est-à-dire à l'Ancien Régime. A l'intérieur de l'Empire ottoman aussi, comme nous l'avons vu, l'identité collective était déterminée par la religion, au niveau des communautés (« Millet ») autonomes et sous l'autorité du chef religieux. Ainsi les mariages entre Chrétiens de quelque nationalité qu'ils fussent, y compris ceux entre les Latins sujets ottomans et les Européens d'immigration récente, sujets étrangers, n'étaient pas considérés comme une infraction à l'endogamie communautaire et la citoyenneté continuait à être un concept inutile. Plus tard, d'une part la citoyenneté s'imposa, elle fut diffusée à travers l'Europe par la tourmente napoléonienne, et d'autre part le déclin de l'Empire ottoman porta à une ingérence de plus en plus importante (« coloniale » dirait Scognamillo) des souverains européens sur des sujets appartenant aux minorités ottomanes, par le biais du statut de « protégés étrangers avec l'accord du Sultan et la grâce d'un souverain étranger ». Habituellement accordés aux sujets ottomans « rayas » au service du pays européen pour lequel ils travaillaient – drogmans, courtiers, négociants –, ainsi qu'à des sujets de pays européens n'étant pas représentés auprès de la Porte avec un diplôme dit « patente », ces titres faisaient aussi l'objet d'un véritable commerce, onéreux pour les « protégés », dont bénéficiaient à la fois la chancellerie ottomane et les ambassadeurs et consuls concernés. La « protection » s'est souvent transformée en une nationalité étrangère à part entière. Ainsi, pour les Latins, au sein d'une même famille il va y avoir des branches se réclamant chacune d'une nationalité différente⁴⁹.

« ...le statut de la « protection capitulaire » a[yant] cessé avec l'entrée en vigueur du Traité de Lausanne. Tout ancien protégé dut donc, après 1923, soit retourner à la pleine sujétion ottomane (devenue entre-temps turque), soit essayer d'obtenir une nationalité étrangère *pleno jure*. Il semble que la pleine nationalité italienne fut accordée assez facilement aux anciens protégés italiens, moyennant toutefois une taxe de 23 livres turques, ce qui fit d'eux, dans la langue des autres Italiens grecophones de Smyrne, des « *Ikositrio liró Taliani* » (« Italiens des 23 livres »)... »⁵⁰

⁴⁸ Adriano MARINOVICH, « Levantins », art. inédit daté 19.XII.2000 fourni par l'auteur en langue turque. M. Marinovich, traducteur et ancien agent maritime, est un Italo-levantin ayant fait ses études supérieures en Italie et l'auteur d'une monographie sur la "Società Operaia" citée.

⁴⁹ Livio MISSIR, *Le Statut international d'une famille de Smyrne...* op. cit. (1981).

⁵⁰ Ibid., note 10 p. 38.

Ce métissage pris en compte par la mythologie est donc encore en relation avec la noblesse latine des Levantins, malgré le clin d'œil lancé à ces « Italiens des 23 livres », et par conséquent il est pleinement estimé. Le hiatus avec le patriotisme apparaît dans la mythologie lors de la circonstance dramatique de la Première guerre mondiale qui pour la première fois, outre qu'elle rend les Levantins des ennemis du pays d'accueil, brise l'unité idéale de la communauté⁵¹, car les pays d'origine sont en guerre entre eux et, c'est encore une première fois, toute la jeune génération levantine s'engage sous les drapeaux. Du point de vue de la mythologie, ce conflit véritablement fondateur même au niveau collectif contraint les Levantins à « adopter » une nationalité de façon patriotique et définitive et à guerroyer pour elle⁵² :

« [Les jeunes Levantins] Délestés du pays natal, divorcés des mélanges, ils n'entendaient plus que la voix dominante de la Patrie qui les réclamait siens »⁵³.

Après la Guerre de 14, dans l'Histoire créatrice de mythes, il y a l'occupation interalliée d'Istanbul au cours de laquelle les Levantins redécouvrent « les leurs », c'est-à-dire les soldats de leur pays d'origine ; cela provoque des réactions psychologiques ambiguës, des malentendus, des désillusions, mais aussi un certain nombre de mariages entre officiers Italiens et jeunes filles levantines de bonne famille. Les données démographiques indiquent également que c'est entre 1918 et 1932 que la communauté italo-levantine augmente considérablement ; elle atteint et dépasse peut-être son nombre maximum de 13.000 membres, grâce aux vagues migratoires d'Italie qui sont composées surtout de jeunes hommes célibataires qui pour la plupart vont former un foyer en Turquie et y rester⁵⁴. C'est dire que le choix des « bons partis » s'accroît significativement à cette

⁵¹ Livio MISSIR, *Appunti familiari – Smirne, mio padre, Ernesto Buonaiuti*, Luxembourg, Euroeditor, 1974.

⁵² Dans le roman de LORELEY, *Les derniers Levantins* (cit.) le héros Foulques Aspremont vit ainsi son "adoption" du patriotisme :

« - Alors j'irai me battre sous les drapeaux français.
- Et pourquoi ?
- Pourquoi ?

Il le pensa mais n'exprima pas tout haut sa pensée. Pourquoi ? Depuis ses classes primaires son esprit était nourri de la France. Il connaissait son Histoire. Pourquoi ? Il aimait la France, voilà tout. Il est donc légitime de défendre ce que l'on aime. Sa culture, ses aspirations, ses conceptions, tenaient de la France. Mais il biaisa, car il avait l'intuition que ses raisonnements ne prévaudraient pas en famille. Il répondit cherchant à atteindre les sources de la fierté maternelle.

- Maman, ton grand-père n'était-il pas un Rostand ? C'est donc ton pays que je défendrai.

- Non, protesta-t-elle fermement, non, grand-père n'était pas français quoiqu'il s'appelait Rostand. Grand-père était turc, grand-père ne parlait pas un traître mot de français, il ne parlait que le turc et le grec ; grand-père n'est jamais sorti de sa Chio.[...] » (p. 32)

Puis il se "reconvertit" au patriotisme italien en revenant blessé du front de l'Argonne et se plaignant des plaisanteries moqueuses des soldats français qui traitent les Italiens de « Caporetto » ; il en parle ainsi avec son père :

« J'aurais dû rester dans mon pays, vois-tu, je me suis leurré, je te confesserai qu'une aberration faisait de moi un Rostand – horrible plaisanterie de la culture française reçue chez les Frères. Je me suis trompé. Au près des Français mon italianisme a surgi vivant, et comme moi, plusieurs se sont mépris, français de fraîche date, enfants d'italiens de mère française, simplement italiens nés en France... [...] je veux venger Caporetto, je veux me battre avec mes frères, je ne suis désormais qu'italien, le petit-fils de la Nonna patriote qui misait en plein sur moi, le descendant des Aspremonte, l'héritier de ton aïeul qui se battit au Risorgimento. Jamais je n'ai autant aimé mon pays que depuis mon péché de lèse-patrie. Je réparerai, je réparerai. » (p. 131)

⁵³ LORELEY, *ibid.*, p. 27. Nous soulignons les mots importants de la citation.

⁵⁴ Cf. notre analyse des « Registres des citoyens » du Consulat italien d'Istanbul, et autres sources inédites rapportées dans notre thèse, notamment dans le chapitre III.

époque. L'hyper-nationalisme provoqué par le fascisme peut avoir également influencé une pratique matrimoniale se détachant du métissage traditionnel.

Toujours est-il qu'à cette époque apparaît une « hiérarchie des partis » : la première place y est attribuée aux compatriotes, de préférence des maris italiens péninsulaires qui formeraient ainsi des familles « levantinisées », la seconde aux autres chrétiens occidentaux, la troisième aux chrétiens de Turquie (Levantins, Grecs ou rarement Arméniens), la quatrième aux Juifs et enfin, comme « dernière ressource » ou plus souvent « mésalliance », restaient les Turcs musulmans. On nous a même rapporté des épisodes concernant des cas de pères de famille qui sont rentrés en Italie presque uniquement dans le but que leurs filles épousent un Italien.

A noter que la « hiérarchie des partis », bien qu'elle n'ait pas eu une application aussi stricte qu'on voudrait le faire croire, a toutefois provoqué une forte tendance aux mariages de convenance. Certains parmi les plus âgés de nos interlocuteurs nous ont avoué que cette pratique était une caractéristique typique des règles sociales du milieu levantin. En ternissant quelque peu le mythe de la gaieté et de l'insouciance des bals fréquents à la « Casa d'Italia » ou à la « Società Operaia », on nous a révélé qu'il s'agissait surtout « dell'ultima speranza per le zitelle incallite »... Et, bien évidemment, parfois la pression sociale s'incarnait dans de précis interdits familiaux.

« Non ho avuto figli: sono stata obbligata a sposare mio marito che era molto più anziano di me, perché mio padre ha proibito che sposassi chiunque altro che un italiano. Ero fidanzata con un greco, ma non ha dato il permesso. Mia sorella, invece, è stata portata via con la minaccia. Lui era turco, ma era un bravo ragazzo, benestante. Hanno avuto cinque figli: tutti bravi. »
(Madame EDG)

Nous pouvons facilement remarquer que la « hiérarchie des partis » est une évolution du mythe du métissage qui se manifeste avec un décalage d'une seule génération par rapport à la forme première, qui ne s'y oppose pas radicalement, puisqu'elle en diffère simplement par la prévalence de couples entièrement italiens.

Chez les parents de nos interviewés, le métissage apparaissait encore dans sa forme mythique et littéraire classique : les étrangers formaient cette prodigieuse mosaïque qui est l'emblème du Pera levantin cosmopolite d'où les Turcs sont encore absents ; on trouvait notamment encore des traces de ces communautés spécifiquement ottomanes comme les Bulgares, les Maltais, les Syriens et les Albanais ; les femmes françaises étant moins nombreuses que les Italiens, elles étaient réservées à « l'aristocratie » ; les Arméniennes survivues au génocide de 1915 préféraient l'endogamie, donc les mères de la plupart des Levantins étaient grecques. En reculant encore d'une génération, le métissage s'accroissait encore davantage et les Turcs étaient tout aussi absents.

Par contre aujourd'hui, nous avons effectivement observé un nombre maximum de couples italiens au cours de nos entretiens ; néanmoins, en considérant la prépondérance de personnes âgées dans notre échantillon (moyenne d'âge de 63,8 ans), ce résultat n'indique pas la proportion actuelle des mariages mais celle d'il y a environ deux générations.

En conclusion, il est opportun de s'arrêter sur un mythe qui est de toute évidence et même de nos jours le plus important pour la levantinité, au sujet du *genos* : c'est la prétendue impossibilité du mariage avec des Turcs. Il s'agit là d'un véritable tabou. Sperco exclut tout simplement en une phrase que les Turcs donnent leurs filles en mariage aux Chrétiens ; Missir, laconiquement, rappelle que les tableaux généalogiques de Carl Hopf ne mentionnent jamais (ou presque) le cas des *renégates*... mais en admettant que cela peut dériver de l'a priori idéologique selon lequel « une femme passée à l'islam (de quelque manière que ce fût) était perdue pour l'arbre généalogique et ne méritait donc pas la peine

qu'on l'y mentionnât »⁵⁵. Notre ancienne collègue enseignante d'italien du Lycée de Galatasaray à Istanbul qui est levantine, nous fit au cours d'une conversation la remarque très sérieuse que l'on perdait rapidement les traces des Italiens formant des couples mixtes car, « en épousant un Turc, ils sont sortis de la communauté ».

A contrario, un « fanatico italiano » de Smyrne parmi nos interviewés, donne l'alarme à cause de ces « mésalliances » qui existent, mais seulement dans la dernière génération :

« I figli degli italiani [...] si sono sposati con turchi: è così che la latinità è finita. Fra 15-20 anni non ci saranno più levantini – gli eredi di quelli venuti dalle Isole. Vada a vedere le tombe in vendita a Feriköy per mancanza di eredi⁵⁶. [...] »

I latini di Smirne si erano chiusi in un ghetto: c'è stato un muro di separazione invalicabile con i turchi. Frequentazioni e matrimoni erano rigidamente endogami sia per i turchi que per i latini. Le nuove generazioni, frequentando l'università, hanno iniziato i matrimoni misti. ».

Certes il est superflu de s'attarder à démontrer que les mariages avec des Turcs (hommes et femmes) ont toujours eu lieu, même lorsque les Italiens étaient les plus nombreux, bien que l'on puisse affirmer que le mariage d'un Levantin avec un Turc au début du XX^e siècle était d'une aussi grande rareté que l'est aujourd'hui le mariage entre deux Levantins italiens à Istanbul...

L'autre élément clairement mythologique est l'ostracisme qu'il avait l'air d'entraîner : « sortir de la communauté » et surtout abandonner la religion, ce sont des fables. Au contraire dans tous les cas que nous avons pu rencontrer, l'identité ethnique et religieuse n'est aucunement sacrifiée dans les mariages interconfessionnels. Il est évident qu'à notre époque de moindre impact de la religion dans la vie quotidienne, au moins pour ceux qui acceptent ces unions, une grande tolérance règne dans les couples sur le sujet de l'éducation religieuse. Mais souvent celui des époux qui appartient à la minorité, pour lequel la foi a donc une importance identitaire majeure – dans notre cas le Levantin, père ou mère – donne le prénom (chrétien) à ses enfants et même parfois une éducation religieuse ; en tout cas les personnes intéressées ont toujours souligné le respect religieux et une sorte d'œcuménisme domestique :

« Mio marito ha sempre rispettato le feste e la famiglia. [...] In casa si celebravano tutt'e due le feste, sia cristiane che musulmane: per Natale l'albero e per Pasqua le uova colorate. Lui mi ha sempre accompagnato alle messe a mezzanotte. Per le feste sue andava al "giami"⁵⁷ ma non digiunava al Ramazan. »

Topos Les auteurs levantins se sont tous penchés, directement ou indirectement, sur leur milieu. Ils ont toujours été conscients du caractère unique au monde de leur quartier et de l'intérêt que lui portaient les Européens et les Turcs. Scognamillo va jusqu'à dire que la levantinité est une question de milieu urbain – cet auteur affirme qu'il faut adopter une démarche de « topographie historique » pour parler de la levantinité. Ce milieu, en dépit des différents lieux de résidence et d'activité des Levantins, est identifié avec Beyoglu qui fait l'objet d'une partie considérable de son œuvre.

Or la littérature sur ce quartier est immense, comme le prouve entre autres la partie bibliographique du projet d'essai sur Beyoglu de Scognamillo⁵⁸. Ces sources comprennent

⁵⁵ « La femme dans les civilisations orientales » in : *Acta Orientalia Belgica*, publiés par la Société Belge d'Etudes Orientales, N° XV, 2001, p. 203-222.

⁵⁶ Référence au cimetière catholique latin de Feriköy à Istanbul.

⁵⁷ Nous laissons l'orthographe italienne du mot turc pour 'mosquée' car telle en était sa prononciation. On note par ailleurs que l'équivalent italien n'est pas venu à l'esprit de notre interlocutrice dans la conversation.

⁵⁸ Une esquisse inédite mais à paraître nous ayant été donnée par l'auteur, un dossier d'ordinateur de 183 pages, constitue sans doute l'étape initiale de ce projet. Elle se compose dans ses 61 premières pages, du recueil de 20

des ouvrages littéraires étrangers et turcs (y compris une anthologie récente qui fait état de ces derniers⁵⁹), un nombre remarquable d'œuvres de nature plus ou moins autobiographique que l'on peut regrouper dans la catégorie de « nostalgie de Beyoglu »⁶⁰, et des essais surtout académiques, d'historiens, de sociologues ou d'architectes urbanistes⁶¹. Parfois les deux derniers genres se recouvrent⁶².

Comment faire la part entre le Pera-Beyoglu historique, narratif et mythologique ? Si la nostalgie est le côté mythologique du quartier, comment distinguer entre la nostalgie levantine de Beyoglu et sa nostalgie tout court ? Comment parler de ce quartier sans entrer dans le détail de sa topographie, de ses immeubles et de ses commerces d'antan, voire de ses habitants levantins de jadis, puisque ce sont tous des thèmes mythologiques présents dans la levantinité – avec, tout au plus, une plus ou moins grande attention de la part des différents auteurs levantins ? Comment démêler la mythologie des lieux de celle de la vie que l'on y menait ?

Une seule chose est claire : ce qui caractérise la mythologie levantine de son topos, ce ne sont pas les *contenus* des récits sur Beyoglu, c'est leur *forme*. Outre toute forme littéraire utilisée pour raconter ce lieu, de la poésie (v. Loreley) aux essais (ceux de Scognamillo : *Le Cinéma à Cadde-i Kebir* (1991), *Les Mystères d'Istanbul*⁶³ (1993), *La Prostitution à Beyoglu* (1994)), des mémoires aux romans, des nouvelles de fiction aux articles de presse⁶⁴, la mythologie levantine a adopté une forme qui lui est propre : celle de la « promenade retrospective » dans le but de parvenir à une « topographie sociale ». Les auteurs suivent un parcours imaginaire le long de l'Avenue de l'Indépendance (ancienne « Grand'Rue de Péra ») en montrant à un interlocuteur imaginaire (le lecteur) les principaux bâtiments qu'ils trouvent sur leur chemin, parfois à l'aller et au retour pour obtenir la description en séquence des deux côtés, parfois par des circuits légèrement alternatifs, parfois en se poussant un peu plus loin vers les « nouveaux » quartiers résidentiels de l'est. Le sous-entendu de cette narration, c'est que Beyoglu était presque entièrement un quartier levantin, de sorte que par une suite ininterrompue de bâtiments homogènes dans leur levantinité – ses hôtels particuliers, ses théâtres puis ses cinémas, ses boutiques, ses églises, ses sièges consulaires, ses pâtisseries, brasseries et restaurants – le lecteur peut aisément se plonger dans le mode de vie mythique

articles parmi les 33 sur Beyoglu publiés entre 1970 et 2001 dans la presse turque. La seconde partie (p. 62-146) est une chronologie de Beyoglu depuis sa préhistoire jusqu'en 2000, par points extrêmement succincts, d'une ou deux lignes au maximum. Suit une bibliographie sur Istanbul qui compte approximativement 360 titres, répartis entre ceux qui sont publiés en Turquie ou à l'étranger et sub-répartis entre essais, recherches et mémoires d'une part, et romans, nouvelles, poésies d'autre part.

⁵⁹ ÖZPALABIYIKLAR, Selahattin (éd.), *Türk Edebiyatında Beyoglu* (« *Beyoglu dans la littérature turque* »), Istanbul, Yapi Kredi Yayinlari, 2000.

⁶⁰ Le dernier de ce genre qui en est aussi une sorte d'emblème, en belle édition luxueusement reliée et richement illustrée est : GÜLERSOY, Çelik, *Beyoglu'nda Gezerken* (« *En se promenant à Beyoglu* »), Istanbul, Gülersoy Vakfi Yayini, 2003 (2^{ème} éd. augmentée) (1990¹).

⁶¹ D'après nous le meilleur est : AKIN, Nur, *19. Yüzyilin İkinci Yarisinda Galata ve Pera* (« *Gatata et Pera dans la seconde moitié du XIX^e siècle* »), Istanbul, Literatür Yayıncılık, 1998, dont a récemment paru une édition augmentée. Cet ouvrage a comme source la presse française de Constantinople entre 1848 et 1900 : le *Journal de Constantinople*, de 1848 à 1865, *La Turquie*, de 1866 à 1891, et *Le Moniteur Oriental*, de 1891 à 1900.

⁶² Cf. par exemple DELEON, Jak, *Pera Hatirati* (« *Mémoires de Pera* »), Istanbul, Gözlem, 1993, qui contient le journal intime d'une aristocrate russe parente de l'auteur, des extraits de *L'Indicateur Ottoman* (1881) et de *L'Annuaire Oriental* (1912) avec des noms, des adresses et des professions d'habitants, ainsi que des photos de Pera au tournant du XX^e siècle. Notre thèse (cit.) contient également des photos en annexe.

⁶³ En dépit du titre, le sujet concerne uniquement les séjours des ésotéristes européens à Beyoglu.

⁶⁴ En particulier le quotidien en langue française *Istanbul* (16 août 1875 – 4 juillet 1964) publiait dans ses dernières années la rubrique de succès « Istanbul, il y a cinquante ans », en fait une chronologie de Beyoglu du passé, laquelle a sans doute contribué à en prolonger quelque peu l'existence...

levantin que nous avons déjà exploré. En somme la mythologie de l'ethos se matérialise dans des effigies en marbre et en briques⁶⁵.

Le précurseur de ce style, c'est encore une fois Saïd Duhani : *Vieilles gens, vieilles demeures – Topographie sociale de Beyoglu au XIX^{ème} siècle* (1947) est un ouvrage de 148 pages qui contient seulement trois « promenades à pied » identifiées littéralement par les points de départ et d'arrivée⁶⁶. En considérant l'âge déjà avancé de l'auteur lors de la rédaction, mais aussi le fait que l'ouvrage était formé de souvenirs, la génération des écrivains « créateurs de mythologie », comme Sperco et Loreley, ainsi que leurs lecteurs devaient encore se rappeler certains des innombrables personnages au sujet desquels on raconte des anecdotes. En fait un nombre considérable de ces anecdotes sont entrées dans la mythologie levantine, à l'état de fragments souvent racontés oralement ou de simples noms aux sonorités familières.

Sperco rend hommage à son confrère-rival pour cet ouvrage :

« Quand on veut parler d'un immeuble ou de tout un quartier de Beyoglu qui – par nécessité de modernisation – disparaît, quand on veut en rappeler son histoire, il est indispensable de recourir à la puissance du souvenir de M. Saïd N. Duhani.

Préfaçant son précieux ouvrage *Vieilles gens vieilles demeures*, M. R. Guyon a écrit :

« Avec précision, mais aussi avec ironie, parfois avec tendresse, ce guide incomparable vous conduira au long de ces rues où vous cheminez chaque jour, n'y voyant que la bigarrure du moment. » ».

De sa propre plume, Sperco ne nous a pas laissé de « promenade retrospective », peut-être justement pour ne pas encourir en une comparaison. Pourtant la seconde partie de l'ouvrage *Istanbul indiscret*, qui s'intitule « La vie quotidienne à Beyoglu (autrefois Péra) et ses environs », commence par deux chapitres qui comparent les hôtels à Istanbul « autrefois » et « aujourd'hui » : la nostalgie est là, les bâtiments aussi. Qui plus est, Sperco a retracé, par l'histoire des hôtels, une représentation de la grande Histoire, telle qu'elle a laissé les traces de son passage dans un petit cadre mondain qui ne retient d'elle que des facéties.

Les chapitres suivants parlent de lieux qui disparaissent, qui sont en déclin, ou qui subissent une modification de leur usage dans le cadre des transformations de l'urbanisme du quartier. De ces modifications, ou du rappel du passé, ou d'autres détails encore, on ressent la nostalgie. De plus, après en avoir décrit la localisation, il rappelle que jusqu'aux années 1920 c'est là que se déroulait encore la vie sociale, diplomatique et intellectuelle de la capitale ottomane. Les autres lieux publics évoqués lors de leur disparition sont tous des symboles de la mythologie levantine et de son ethos parmi les plus célèbres même aujourd'hui : le « Casino du Belediye », la « Pâtisserie Lebon », le « Restaurant Abdullah Efendi ».

⁶⁵ Il existe aussi une version d'album photographique sur Beyoglu, sorte de catalogue d'une exposition formée de panneaux le long de l'Avenue qui, en face des immeubles actuels, reproduisaient leur plus ancienne image photographique et leur histoire : Münevver EMINOGLU (éd.), *Bir Beyoglu Fotoromani – A Beyoglu Photoromance : Beyoglu 1870-2000 A Monograph on a Legend* (éd. bilingue turco-anglaise), Istanbul, Yapi Kredi, 2000, 233 p. grand format.

⁶⁶ « Première étape :

ALTINDJI DAYRE (ancien V^e Cercle Municipal) – GALATASARAY, par Tépébachî.

Deuxième étape :

PLACE DU TUNNEL – GALATASARAY, par l'Istiklal Djaddressî.

Troisième étape :

GALATASARAY – PLACE DE TAKSIM – AYAZPACHA.

Si vous voulez donc vous promener avec moi, dans le passé – un passé pas très lointain – nous allons essayer de retrouver ensemble quelques vieilles demeures et quelques vieilles connaissances de l'époque ». (p. 1)

Notons en passant que, selon l'habitude de son temps, l'auteur francisait – plus ou moins phonétiquement mais pas de façon systématique – les mots turcs.

Angèle Loreley, dans un recueil inédit intitulé *Esquisses*⁶⁷ avait par contre déjà rédigé une célèbre « promenade », en l'intitulant « L'Artère mosaïque ». Ce texte n'est pas situé dans le passé : il ne fait pas appel à la mémoire, mais il décrit l'Avenue telle que tout contemporain pouvait la parcourir. Pour cette raison la description tend à être plutôt littéraire, à ajouter une recherche esthétique poussée pour éviter la banalité ; néanmoins aujourd'hui, à distance de presque trois générations, certaines métaphores nous échappent et le récit paraît un peu obscur par moments. Notons que le point de départ de Loreley est Sisli, à savoir la périphérie extrême du quartier levantin, le point le plus éloigné de Galata.

Le descendant contemporain le plus fertile de ce « genre », c'est Scognamillo, qui a adopté aussi des « promenades thématiques ». Pour lui, elles ont une importance encore plus fondamentale que chez tous les autres auteurs, dans la mesure où la « topographie historique » est sa démarche essentielle dans sa définition même de la levantinité. A une époque où le milieu levantin est en voie de disparition avancée, et en considérant que Scognamillo ne s'occupe pas d'histoire institutionnelle ni très ancienne, ce processus de récupération dans sa mémoire représente aussi sa méthode primordiale de sauvegarde de la levantinité. Son témoignage vivant du phénomène consiste donc dans ces longues pages d'évocation visuelle de rues qui incarnent et concrétisent le milieu.

Superficiellement, la caractéristique de ces « promenades levantines » de Scognamillo qui les différencie de celle de Loreley est qu'elles sont un flash-back, une reconstruction d'images de son enfance, où priment l'anecdotique, la participation personnelle, bref les souvenirs évoqués dans une prose qui a le goût des contes enfantins. Mais la différence de fond est qu'il n'aspire pas tellement à faire « une belle description » littéraire, étonnante, de grande valeur emblématique ou riche en métaphores, mais un travail de constitution d'archives le plus complet possible, quitte à être prolixe, sachant que ce qui est oublié est perdu pour la levantinité, au moins tant que les recherches scientifiques sur ce sujet restent si embryonnaires et que les travaux sur Beyoglu, par contre si nombreux, sont tellement imprégnés de nostalgie.

Dans les deux versions des *Mémoires* ces promenades ont donc une importance et une ampleur sans égales. La promenade le long de l'Avenue Istiklal, ou Grande Rue de Péra, ou Cadde-i Kebir, à partir de la Rue Asmalimescit (près de la Place de Tünel) jusqu'au-delà de Taksim, à savoir jusqu'à l'Hôpital français « La Paix » de Sisli en « regardant » du côté gauche de l'Avenue, puis au retour jusqu'à Tünel mais du côté droit, forment le contenu presque exclusif du chapitre « C'était la Grande Rue de Pera » des *Mém 1* (p. 45-64) ainsi que la presque totalité de l'un des deux chapitres « levantins » des *Mém 2* (p. 76-104).

Les versions des deux éditions ne sont pas si différentes quant à leurs contenus. On peut bien parler à propos des *Mém 2* d'un texte simplement augmenté par quelques souvenirs, mais en reprenant les pages de l'édition précédente, dont des paragraphes entiers sont intacts ainsi que leur succession. Nous allons donc partir du texte de base, en ajoutant à la fin certaines des annexions de la seconde édition qui nous semblent significatives du point de vue de notre sujet, à savoir du milieu levantin italien. Ainsi le point de départ de l'évocation est exactement le même :

« J'ai parlé de la Rue Asmalimescit ; maintenant revenons en arrière à un jour quelconque de la fin des années 30, sortons de l'immeuble au n° 50 et marchons vers Taksim. Vous allez voir que peut-être nous allons même dépasser la place de Taksim et continuer... »

Croyez bien que ceci n'est pas un tour d'écrivain, c'est une espèce de voyage à rebours dans le temps, je me sens comme si je sortais pour la première fois et croyez-moi encore : je suis plein d'émotion et de stupeur. De quoi est-ce que je me souviens à présent, qu'ai-je oublié, que se

⁶⁷ Il contient 17 textes datés d'août 1914 à mai 1927 qui sont pour la plupart des tableaux de différents endroits d'Europe à des moments particulièrement intéressants.

ranimera-t-il soudain des profondeurs de ma mémoire et, bien entendu, qu'est-il resté et qu'a-t-il disparu ? » (*Mém 1*, p. 45 = *Mém 2*, p. 76).

Pour mettre en relief le parallèle stylistique avec les autres auteurs de la levantinité, l'appartenance de ces pages de Scognamillo à la mythologie, nous devrions commencer comme le fait l'auteur par évoquer la Pâtisserie Lebon, le passage Karlman, les hôtels Tokatliyan, Pera Palace et l'Hôtel de Londres, le restaurant italien *Degüstasyon*, et les églises : l'arménienne de la Sainte Trinité, la grecque orthodoxe de la Panayia (la Vierge), la basilique « italienne » de Saint-Antoine et Sainte-Marie Draperis – dont tout étranger non-levantinisé se demande invariablement que vient donc faire un nom de famille dans l'appellation d'une église – et puis, bien sûr les innombrables salles de cinéma – ce qui serait déjà une petite déviation de la levantinité pure vers sa version « à la Scognamillo ».

Mais au lieu de cela, et par souci de brièveté, prenons un seul extrait où les spécificités de Scognamillo sont les plus manifestes. Il s'agit de l'anecdote liée à un personnage mineur, la vieille « Tata Caterina » personnage vraiment émouvant qui en France a éveillé la pensée d'une analogie très intéressante avec la nourrice croate de Ungaretti, Dunja, et qui depuis *Mém 1* est aussi entrée dans la littérature turque⁶⁸.

« Ce n'était ni ma tante ni rien de pareil. C'était une femme de Trieste, ayant dépassé la soixante-dizaine, aux joues roses, grande et de corpulence masculine, qui faisait parfois des ménages, parfois la garde d'enfants, émigrée et morte à Istanbul sans savoir un mot de turc. A part son ignorance, son manque d'apprentissage du turc, l'italien de Caterina n'était pas non plus du genre que l'on comprend facilement, car elle parlait le dialecte de Trieste, avec son accent paysan, et ne savait même pas lire et écrire.

De son village près de la frontière yougoslave, elle avait émigré à Istanbul à l'âge de 30 ans, à la poursuite d'un amour sans espoir. Et ensuite ? La suite de Caterina était un peu obscure. Un certain temps, je ne m'en souviens pas très bien, elle avait travaillé chez Decugis ou chez Couteau. Puis elle avait vieilli, comme d'autres elle n'avait pas pu se séparer d'Istanbul et elle était restée dans son grenier, avec ses chats, entourée de revues (*La Domenica del Corriere*, *La Tribuna Illustrata*) qu'elle ne pouvait pas lire mais qu'elle collectionnait par piles en les prenant dans les maisons des Italiens où elle faisait le ménage, dont elle me donnait une partie à moi aussi, et avec lesquelles elle essayait de ressentir son pays d'origine, à force d'en regarder les images. On la trouva raide un matin d'hiver (c'était pendant les années de la guerre d'Abyssinie), recouverte des revues en regardant les photos desquelles elle avait essayé de surmonter la nostalgie. ».

Conclusion Il nous semble évident que le plus grand apport de cette communauté d'Italiens à Istanbul, si ancienne, originale (de même que de celle de Smyrne), somme toute petite et surtout oubliée – elle n'apparaît pas parmi les colonies d'Europe, et l'Asie est le seul continent qui n'est pas pris en considération au sujet de l'émigration italienne⁶⁹ - consiste justement en la mythologie levantine.

L'importance de cette mythologie se mesure par l'ampleur de ses horizons : un univers qui s'étend d'André Chénier à la prostitution à Beyoglu, des Giustiniani suzerains de Chio au sarcasme de Loti et de De Amicis. Cet univers inclut aussi le multilinguisme des Levantins, leur problématique identitaire irrésolue marquée par l'ambivalence des rapports

⁶⁸ *Ilber ORTAYLI dans son chapitre « Levantenler » de Istanbul'dan Sayfalar* (« Pages d'Istanbul »), Istanbul, İletişim Yayınları, 1995, p. 197-204, en parlant de la variété du profil sociologique des Levantins, affirme que cette variété s'étend « de personnages qui contribuèrent à l'historiographie par le recueil des traités ottomans (comme le Baron Testa) à la vieille servante Caterina citée par Scognamillo » (p. 200).

⁶⁹ *Atti della Prima Conferenza degli Italiani nel Mondo – Roma, 11-15 Dicembre 2000*, Rome, Adnkronos, 2002, se compose aussi d'un CD-Rom qui fait état de l'importance démographique des communautés italiennes dans le monde, également à l'aide de représentations cartographiques.

aussi bien avec la société turque qu'italienne, un catholicisme formé de rigorisme et d'œcuménisme, ainsi qu'une pensée politique à la fois intemporelle et inscrite dans un contexte tout à fait particulier et excentrique – fascisme vécu hors d'Italie et kémalisme vécu en tant qu'étrangers qui de surcroît devaient leur survie identitaire, leur prestige social et leur prospérité au système socio-juridique ottoman. Mais ce qui compte le plus, c'est que la levantinité a imprégné totalement la communauté, formant la culture et l'auto-représentation de celle-ci.

Tant que la civilisation levantine a été active et vivante, il a été impossible pour tous ceux qui ont entrepris la description de la communauté italienne d'Istanbul de se soustraire à l'emprise culturelle et mythologique de la levantinité, qu'ils fussent issus de l'intérieur ou même de l'extérieur de la colonie. C'était le processus de levantinisation pour ceux qui s'installaient dans la cité ou une pression allant jusqu'à une excommunication symbolique contre qui a essayé de prendre ses distances de la communauté, comme jadis Zaccagnini et aujourd'hui Scognamillo. Et pourtant ce dernier est bien représentatif de la levantinité culturelle lui aussi, malgré ses critiques sociologiques à l'égard de certains comportements de la communauté...

En définitive non seulement les auteurs levantins, bien que dans leur individualité, se situent à l'intérieur de la levantinité, mais tout ce qui a été écrit sur la communauté a entretenu avec celle-ci des rapports biunivoques : il s'en est nourri et l'a alimentée.

Le fait est que désormais les Italiens d'Istanbul ne rendent plus vitale la levantinité : la levantinisation n'a plus lieu, la levantinité n'appartient plus qu'à la mémoire de quelques personnes. La revue de la communauté des années 2000, *La Gazzetta di Istanbul*, n'a objectivement rien de plus intéressant ou de plus spécifique qu'une feuille de n'importe quel lycée italien à l'étranger. Est-ce un résultat de la globalisation que l'on y fasse le compte-rendu du dernier roman de Coelho, plutôt que de l'ancien ouvrage de Ghiselin de Busbecq ? Qu'est devenue la levantinité si cette gazette refuse de faire appel au seul auteur levantin d'Istanbul vivant, à Scognamillo ? Tel est l'état culturel d'une émanation de la communauté italienne de nos jours ; tel le degré d'oubli et de perte de la levantinité... C'est d'après nous la preuve *a contrario* la meilleure de la dialectique entre levantinité et communauté. De même, c'est la preuve de l'effacement de la première, quel que soit le sort de la seconde.

Alessandro PANNUTI